

60^c

collection
POLICE

FÉLIX LEONNEC

LE CRIME DU 16 JUIN



J. ferenczi & fils éditeurs

henri Manuel



Le crime du 16 juin

ROMAN POLICIER INÉDIT

par FÉLIX LÉONNEC

CHAPITRE PREMIER

— Le vieux Rockfer fera bien de prendre quelques détectives pour veiller sur sa personne, Manby va être libéré, bénéficiant d'une remise de peine de dix ans; or personne n'a oublié que le jour du jugement il a juré devant le tribunal d'arracher un jour ou l'autre la langue menteuse du vieux milliardaire qui l'avait fait injustement condamner.

— Paroles en l'air, certainement; mais que, entre nous, Rockfer méritait; sa déposition a fait enfermer ce pauvre diable pour un crime dont il était innocent et quinze ans de prison sont quelque chose à l'âge de Manby. Et à propos de quoi cette remise de peine que son importance rend presque incroyable?

— La conduite du prisonnier a, paraît-il, été magnifique pendant la tornade, son intervention a sauvé la vie de centaines de personnes; de là, demande collective de grâce signée de tous ceux qui lui doivent la vie et parmi ceux-là étaient plusieurs sénateurs, un gouverneur de province, deux généraux...

— Vous m'en direz tant! Je comprends maintenant cette remise de peine et je m'en réjouis pour Manby que j'ai été le seul à défendre lors de sa condamnation. Je lui souhaite maintenant de toucher l'héritage de son père, c'est-à-dire la part réservée au vieux Manby sur la mine d'or de Victoria.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

C. P. 77

Cette conversation avait lieu dans les locaux de la police de San-Francisco, entre les inspecteurs de police Javerson et Holmer, tous les deux réputés pour leur flair et éternels ennemis; chacun, en effet, avait à son actif, des arrestations sensationnelles, et la moindre affaire importante les dressait toujours l'un contre l'autre.

L'histoire de ce prisonnier libéré leur tenait particulièrement au cœur. Ils s'étaient livrés à son sujet, cinq ans avant, une bataille acharnée, terminée par la victoire de Javerson, envoyant pour quinze ans en prison l'infortuné Manby, proclamé innocent par Holmer.

L'histoire était, il est vrai, des plus embrouillées, il s'agissait d'une mine d'or d'un revenu fabuleux appartenant à un certain Goldenberg et sur laquelle deux amis avaient également des droits égaux acquis rigoureusement.

L'un de ces amis était Rockfer déjà puissant banquier, membre de la chambre des Représentants et familier de la Maison Blanche où des amis l'avaient introduit.

L'autre, nommé Manby, était un ancien mineur qui avait plus ou moins contribué au développement de cette mine, mais qui, trop bon garçon, et peut-être trop loyal, s'était laissé rouler par ses associés plus retors et avait accepté une part presque ridicule, à condition que l'avenir de son fils fut sauvegardé.

Le père Manby était mort un matin *subitement*, sans que cette mort fut trouvée le moins bizarre; lorsque son fils s'était présenté pour recueillir un héritage qui, malgré tout, devait être certainement important, il s'était vu éconduire par la justice; Goldenberg avait présenté un papier par lequel le défunt acceptait que l'héritage fut payé seulement cinq ans après sa mort.

Douglas Manby avait besoin de cet argent pour entrer dans une affaire très importante, il essaya de lutter, mais vainement, la signature de son père empêchait tout, il sut seulement que ce retard tomberait de lui-même si Goldenberg venait à disparaître.

Huit jours après cette déclaration, Goldenberg était trouvé décapité dans son bureau et Douglas Manby était arrêté le soir même, il avait eu la veille une vio-

lente discussion avec le mort et dans son emportement l'avait menacé devant témoins.

L'accusé avait fourni un alibi assez troublant, mais le banquier Rockfer était intervenu avec toute la puissance de son argent et de sa situation et avait exigé la justice dans toute sa sévérité. Ne devait-il pas venger son ami Goldenberg en réclamant le châtiment du coupable.

Le détective Javerson avait été chargé de l'enquête, il était jeune et pourri d'ambition, la puissance du principal accusateur l'avait ébloui et tout son travail avait été imprégné des directives du banquier, alors qu'il croyait fermement être guidé par sa conscience.

Malheureusement, tout accusait Douglas Manby : ses menaces, sa hâte de toucher un héritage remis à cinq ans ou à la mort de la victime; enfin le père Rockfer n'avait pas craint de jurer sur son salut que le coupable lui avait fait des demi-aveux et le jury ne pouvait mettre en doute le serment d'un membre de la chambre des Représentants.

L'auditoire escomptait même la chaise électrique pour le coupable, quand une voix, une seule et inattendue s'était élevée pour jeter un doute dans l'esprit des citoyens chargés du jugement et apporter un peu de douceur dans leur décision.

Holmer, détective principal, cité comme l'un des meilleurs des Etats-Unis, avait été désigné dès le premier jour pour mener l'enquête, mais presque aussitôt, sans raison apparente, il avait été remplacé par son collègue Javerson, malgré que celui-ci n'eut pas l'envergure nécessaire pour mener à bien une pareille affaire.

Esclave du devoir, Holmer s'était retiré, mais le peu qu'il savait de l'assassinat lui avait donné l'idée d'en savoir davantage et, surtout de connaître la cause de son remplacement.

Découvrir cela n'était qu'un jeu pour un homme comme lui : l'intervention du banquier Rockfer lui était aussitôt apparue et très vite son opinion avait été faite, c'était bien l'important personnage qui avait empêché son enquête.

Connaissant mieux que personne l'issue du résultat de la lutte du pot de terre contre le pot de fer, le détective n'avait pas voulu engager la bataille et avait borné son intervention à faire substituer au fauteuil électri-

que une simple condamnation de prison, plus facilement transformable.

De plus le doute était entré dans l'esprit des juges, l'héritage était réservé et Manby, excellent sujet pourrait jouir de quelques douceurs en prison sans que l'on put crier au scandale.

Quant à Rockfer, devenu unique propriétaire de la mine Victoria il avait laissé sa banque, son mandat à la chambre des Représentants pour s'occuper uniquement de ce Pactole qui en avait rapidement fait un milliardaire.

Malgré le demi-échec de la condamnation de Manby, il avait été reconnaissant à Javerson de l'obéissance montrée à ses désirs et à ses suggestions et avait usé de toute son influence pour le faire nommer au grade supérieur, en faisant ainsi l'égal de Holmer.

Il avait même poussé la justice contre lui en suppliant le jury de voir à qui le crime profitait en essayant même de l'éclairer à ce sujet.

Or, l'accusé Manby, avait dit Holmer, avait de quoi vivre de la vie simple qu'il aimait par-dessus tout, cette affaire qu'il était sur le point de réaliser ne lui tenait pas du tout au cœur; il n'avait donc pas besoin de tuer pour toucher un argent qui ne lui servirait à rien et qui, au contraire, s'augmentait considérablement chaque année par le rapport de la mine.

Il avait laissé sous-entendre qu'il en était d'autres ayant des intérêts plus puissants à cette mort et à ce qu'elle leur apportait; d'abord par leur train de vie, leur orgueil, mais aussi par un testament fait en leur faveur. Ceux-là n'avaient certainement pas frappé eux-mêmes, mais les mauvais garçons ne manquaient pas à San-Francisco.

Les jurés avaient compris l'accusation, sans pourtant suivre le détective jusqu'au bout; la principale personnalité visée était trop haut placée. Seulement fortement ébranlés, ils avaient réduit la peine à quinze ans de prison, sans aucune aggravation de travail forcé.

Une telle mansuétude avait déchaîné la haine de Rockfer, lui faisant ajouter d'autres accusations mensongères et c'est là que l'infortuné Douglas Manby lui avait crié sa terrible menace de lui arracher sa

langue menteuse dès qu'il serait sorti de prison.

Si la puissance de Rockfer s'était attachée à l'avancement de celui qui avait marché selon ses directives, elle s'était d'un autre côté attachée à ruiner celui qui avait osé se dresser devant lui. Holmer avait vu disparaître tout espèce d'avancement et avait même dû redoubler de vigilance pour protéger sa vie.

Il n'avait pu faire cesser cette menace constante que par un subterfuge; un ami avait charitablement prévenu le richissime propriétaire de mine, qu'en cas de disparition du détective Holmer, un dossier documenté et indéniable serait remis par une tierce personne entre les mains de la justice et que son arrestation serait certaine.

Le vieux renard avait compris et Holmer avait pu respirer sans voir rôder autour de lui des figures patibulaires et sans risquer à tout instant un accident fortuit.

La rancune de Rockfer s'étendait à Douglas Manby, la vie du prisonnier ne tenait qu'à un fil, des disputes lui étaient cherchées à tout instant par d'autres prisonniers, des *terreurs* ayant le couteau facile, et, plusieurs fois, des tentatives de meurtre avaient été arrêtées à temps. Cet état de choses montrait que le milliardaire avait pris au sérieux les menaces de sa victime ou qu'il craignait des représailles en justice; un crime n'est jamais périmé aux Etats-Unis et un criminel reste toute sa vie sous le coup de la loi.

La mauvaise influence de Rockfer n'avait pas longtemps joué auprès du directeur de la prison qui s'était intéressé à ce prisonnier modèle, supportant tout en silence et sans la moindre révolte, aussi le favorisait-il de quelques douceurs, lui ayant même trouvé un emploi qui l'isolait des autres détenus.

L'intervention de Holmer n'était probablement pas étrangère à cette douceur, en tous les cas elle formait autour du malheureux comme un réseau protecteur et elle venait de lui permettre de gagner une magnifique remise de peine à la suite d'un acte de courage surhumain.

Une tornade violente avait éclatée au cours d'une fête de bienfaisance, des centaines de personnes étaient menacées d'une mort atroce et personne encore ne s'était aperçu de l'imminence du danger; cinq

minutes de plus et la salle des fêtes était anéantie par l'éclatement d'une digue.

Le courage de Douglas Manby avait pu éviter la catastrophe; l'homme avait posé un explosif, éloignant ainsi l'inondation et n'occasionnant dans la salle des fêtes qu'une légère panique immédiatement réprimée.

L'action d'éclat de ce prisonnier avait été vite connue, provoquant en sa faveur un grand élan de la foule, d'autant plus émue que le sauveteur avait été retrouvé vivant, sévèrement contusionné, mais ayant échappé par miracle à une mort horrible.

Vox populi : vox dei, dit un vieil adage, la presse avait réclamé la liberté de cet homme courageux et la justice s'était exécutée malgré l'opposition acharnée de quelques anciens amis du vieux Rockfer, toujours à sa dévotion, grâce à sa générosité.

Ce retour en arrière était indispensable pour présenter les personnages, expliquer l'animosité pouvant exister entre les deux détectives Javerson et Holmer et donner une idée de la peur intense ayant dû saisir le puissant milliardaire à la libération de son ennemi.

Malgré tous les efforts déployés, Manby était non seulement libre, mais encore il avait l'admiration de la foule: qu'allait-il faire?

II

L'hôtel de police à San-Francisco est aussi important que celui de New-York ou de Chicago; si cette dernière ville a ses terribles gangsters, *Frisko* a, lui, la plus importante colonie chinoise existant à l'étranger. Encore l'immigration jaune a dû être arrêtée par différents moyens énergiques pour éviter un envahissement plus que dangereux.

Avec son million d'habitants augmentant tous les jours, son commerce et son industrie qui ne cessent de s'accroître, les bandits ont suivi le mouvement ascensionnel, attirés par la légende qui subsiste toujours des fortunes rapides.

On ne peut oublier en effet que San-Francisco a été réellement fondée au moment où la « fièvre de l'or » attira vers les placers de la Californie, les aventuriers

des Etats-Unis et les émigrants du monde entier. Comme la ville n'a cessé de se développer depuis cette date avec une rapidité prodigieuse, la légende de l'or facilement gagné a continué à faire fureur.

On ne doit pas oublier non plus, qu'indépendamment des placers, le pays est en plein Far-west et que le rêve de tous les cow-boys est d'aller manger ses économies à *Frisko*, dans une noce à tout casser. Avec cela on y fait en grand l'abattage des bestiaux, la salaison des viandes de porc, la tannerie, la fabrication des chaussures.

Etant donné l'importance du commerce, favorisé par la sûreté et la profondeur du port admirablement situé, on peut juger du travail de la police, au milieu de gens ne connaissant avant toute chose que la loi du couteau ou du revolver.

Aussi les chefs de la police sont-ils tous triés sur le volet aimant eux aussi, à s'entourer des meilleurs limiers parmi lesquels Javerson et surtout Holmer tenaient la grande vedette.

Sir Roberts, le chef actuel, arrivé à cette distinction par la force du poignet, s'y connaissait en hommes et savait reconnaître la valeur de chacun; il n'ignorait donc pas que Holmer méritait un sort meilleur et que son avancement avait été sabré par les manœuvres d'un important personnage.

Malgré cela, au risque d'attirer sur sa propre personne tous les blâmes possibles, il ne manquait jamais de lui confier toutes les enquêtes difficiles et de le mettre sérieusement en valeur. Mais quelle était donc la cause du remue-ménage existant dans l'hôtel de police par ce beau matin de mai? Quel événement important pouvait provoquer cette émotion et motiver ce conciliabule entre les grands chefs en présence des principaux détectives, parmi lesquels les deux rivaux?

Il y avait de quoi en effet mettre tout sens dessus dessous : à peine dix jours après la mise en liberté de Douglas Manby, le corps du vieux Rockfer venait d'être découvert dans une pièce verrouillée de la splendide demeure édiflée par le premier propriétaire sur le terrain même de la mine Victoria; cette maison allait obligatoirement à l'héritier de cette mine au revenu fabuleux.

Dans la pièce voisine, qui était un bureau particulier, il y avait, soigneusement posée sur une serviette blanche pliée sur un plat d'or, la *langue du milliardaire*, arrachée avec toute la science d'un bourreau.

L'éveil de ce crime venait d'être donné il y avait à peu près une heure et on attendait les constatations.

Depuis la libération du prisonnier le vieux Rockfer vivait dans une transe perpétuelle ne quittant plus ses familiers promus au grade de gardes de corps, quatre colosses n'ayant peur de rien et dont le moindre coup de poing était un coup de massue.

Pas une minute ils ne le quittaient, mangeant à sa table, dormant dans sa chambre, prêts à se battre comme des chiens de garde et subitement, un jour que John Rockfer était en conférence particulière avec le Gouverneur de l'Etat et qu'ils l'attendaient dans la pièce voisine, le vieillard avait disparu.

Les gardes du corps avaient patienté deux heures, puis trois, puis quatre, les affaires de leur patron étaient assez importantes pour nécessiter une conversation aussi longue et puis étant au palais du Gouvernement ils n'osaient récriminer.

Pourtant au bout de quatre heures, ils avaient demandé à un huissier si le Gouverneur prolongeait souvent ses audiences aussi longtemps? L'huissier leur avait répondu avec assez d'humour que cela pouvait arriver quelquefois mais que ce jour-là la chose n'était pas à craindre, le haut personnage étant parti depuis plus de trois heures, dix minutes après son visiteur.

L'huissier se rappelait fort bien avoir vu sortir M. Rockfer; il était seul et semblait se hâter.

Où retrouver le disparu qui ne mettait personne au courant de ses affaires? Il avait plusieurs domiciles toujours prêts à le recevoir.

De plus en plus inquiets, les gardes du corps avaient fouillé tous les domiciles, celui de la mine excepté. Rockfer n'avait certainement pas choisi cette demeure de laquelle il n'avait depuis longtemps franchi le seuil, éprouvant une véritable frayeur à y séjourner, ne serait-ce que quelques instants. Contrairement à ce qui avait lieu dans ses deux autres domiciles, il n'entretenait dans celui-ci aucune domesticité. Des recherches dans ces lieux avaient donc été jugées inutiles.

Comme on se souvenait parfaitement de la menace de Manby, le concours de la police était acquis à chaque inspection de domicile et c'est ainsi qu'un inspecteur de Victoria était présent à la découverte du crime et avait pu alerter immédiatement le chef de la police de l'Etat de Californie.

De là le remue-ménage compréhensible des gardiens de l'ordre; les détails manquaient, on était en présence du crime dans toute son horreur, aux détectives de faire le reste.

Naturellement un nom vint sur les lèvres du directeur en même temps que sur les lèvres de tous ceux qui étaient là; Manby, sorti de prison depuis quelques jours et dont on avait perdu la trace après l'avoir vu toucher une partie de l'héritage important venant de Goldenberg.

Il avait voulu tenir sa promesse, assouvir sa vengeance et le devoir du directeur de la police était d'appeler les deux détectives ayant joué un rôle dans l'affaire précédente et de les charger tous les deux de l'enquête.

En apprenant la nouvelle une violente émotion s'empara de Javerson, sa thèse triomphait; il avait en effet demandé que Manby fut pris dans une filature serrée à sa sortie de prison, la vue des policiers devant l'empêcher de nuire.

Holmer s'y était opposé de toute la force de sa volonté, la grâce accordée au prisonnier et réclamée par la voix du peuple, ne pouvait être entachée de résistance et confiance pleine et entière devait être accordée à l'homme courageux ayant exposé sa vie pour préserver celle des autres.

L'inspecteur principal avait même répondu à une protestation trop ardente de son collègue : que la vie de Rockfer était peu de chose à côté des centaines de vies dues à Manby; on ne pouvait faire l'affront à ce dernier de contrôler tous ses faits et gestes, le milliardaire n'avait qu'à se faire garder.

Tel avait été également l'avis du Gouverneur de l'Etat, mais il était une chose dont Javerson ne se vantait pas : il avait été proposer au richissime bonhomme d'organiser une surveillance autour de lui, dont lui, Javerson prendrait la direction, et qu'il garderait autant de temps qu'il le faudrait.

La réponse avait été négative et même peu amène, Rockfer semblait ne plus avoir confiance dans la police, trop longue à se mouvoir et se fier beaucoup plus aux poings assommeurs de ses costauds.

Malgré les événements, Javerson n'eut pas le triomphe bruyant, il se contenta de dire avec son sourire énigmatique :

— La chose était à prévoir et il fallait vraiment méconnaître la farouche énergie de Manby pour supposer l'oubli d'une vengeance rendue encore plus féroce par le temps passé en prison. J'espère que cette fois-ci, la chaise électrique lui sera accordée sans la moindre hésitation.

Les chefs restèrent silencieux, l'affaire était plutôt navrante pour eux; ils avaient beau être couverts par l'avis du Gouverneur de l'Etat, on ne manquerait pas de s'étonner à Washington de cette carence de la police, laissant sans surveillance un prisonnier libéré, surtout après les menaces faites autrefois par lui.

Tous les yeux étaient fixés sur Holmer; comment l'inspecteur principal, le vieux détective si coté, allait-il réagir devant la preuve flagrante que l'homme défendu jusque-là avec acharnement, ne valait pas la peine qu'il s'était donnée pour lui.

Les amateurs d'émotion en étaient pour leurs frais, rien ne se dessina sur la figure immobile du policier et pourtant les faits étaient troublants; Douglas Manby semblait avoir signé son crime dans un suprême défi à la justice, cette dernière disparaissait devant la vengeance.

N'obtenant aucune parole, le chef finit par lui dire avec une sorte de mauvaise humeur :

— C'est tout ce que vous trouvez à dire, Holmer? Vraiment je m'attendais à une véhémence protestation de votre part, c'est sans doute le crime de votre protégé qui vous rend muet?

Toujours même impassibilité et cependant l'attaque était directe. Au bout d'un léger temps la voix calme du détective finit par dire :

— Pardonnez-moi, chef, de ne pas vous répondre efficacement, mais dans les renseignements que vous venez de nous donner, il y a certainement des trous; et vous avez omis de nous dire que des preuves certaines accusaient Manby de cet assassinat. Si vous

me le dites, je suis prêt à faire mon acte de contrition, à condition toutefois que j'aie pu contrôler moi-même.

Ce fut au tour du chef de rester muet, ce diable d'Holmer ne se livrait jamais et les quelques renseignements reçus ne permettaient pas une accusation formelle. Cependant Javerson, qui ne pouvait laisser passer cette occasion de battre son rival en brèche, s'écria :

— Vraiment on a tort de s'étonner quand la police est tournée en ridicule, une pareille réponse venant d'un de nos grands as est déconcertante. Or toute hésitation de notre part sera traitée de faiblesse, Manby a bénéficié une fois du doute jeté dans l'esprit des jurés par une intervention en sa faveur; il ne peut pas en être de même cette fois, il a tué comme il avait juré de le faire, comme il l'avait crié et...

— Propos d'un malheureux condamné sur l'acharnement d'un homme qui voulait se débarrasser de lui. Mais à quoi bon épiloguer avant les constatations légales que nous allons faire ensemble et tant pis pour le coupable quel qu'il soit!

Le chef, ayant approuvé, déclara que tout était jalousement gardé sur les lieux du crime et que rien n'avait été touché; on allait donc s'y rendre immédiatement.

III

Le vieux Rockfer aimait le faste, cela se sentait dans toutes les maisons qu'il possédait, soit à New-York dans son magnifique hôtel de la cinquième avenue, soit en Floride, dans sa villa de Miami, en Californie dans son palais de Los-Angeles et ainsi partout.

Cette maison de la mine dont il avait hérité en même temps que le placer, avait été construite sur l'emplacement de la première cabane pour crier la fortune, elle semblait un reflet du sous-sol, partout l'or rutilait.

Cependant le milliardaire y habitait le moins possible, la fuyant même.

Ses familiers trouvaient à cet ostracisme une raison

majeure, Rockfer devait craindre les revenants et la maison en possédait certainement, les précédents propriétaires étant morts de mort violente.

Taoswer, le premier propriétaire, avait été empoisonné dans cette maison, où toute la nuit il avait hurlé sa souffrance sans être secouru, le deuxième, Goldenberg, avait été décapité également dans cette maison et le père Manby, ami de Goldenberg, y était mort en deux heures.

Or, il existe une légende chez les mineurs américains disant que ceux, victimes d'une mort violente, ne trouvent leur repos qu'après avoir été vengés et jusqu'à ce moment leurs âmes viennent rôder sur le lieu du crime pour réclamer des prières.

Rockfer avait donc sujet de redouter ces manifestations d'outre-tombe, l'assassin de Taoswer n'avait jamais été découvert et celui que l'on supposait l'assassin de Goldenberg n'avait pas payé son forfait de sa vie.

Pour la galerie, le bonhomme avait essayé de braver ces légendes et dans les premiers temps avait invité de nombreux amis à l'accompagner dans cette maison de Victoria, pourtant faite pour le plaisir des yeux; chaque fois le milliardaire avait dû interrompre son séjour sans qu'il fut possible de deviner ce qui se passait en lui.

Il était seul à posséder les clefs de cette maison où il n'avait pas mis les pieds depuis trois ans et les trois quarts du temps il les tenait enfermées dans son coffre-fort.

Voilà pourquoi on n'avait pas cherché tout de suite le milliardaire en ces lieux, et on n'y serait peut-être pas encore venu, si, le sixième jour de la disparition, des fonctionnaires de la mine passant par là n'avaient entendu les aboiements d'un chien, paraissant enfermé dans la maison.

La chose leur parut impossible, la maison n'avait pas été ouverte depuis trois ans et le vieux Rockfer détestait les chiens.

La police aussitôt avertie avait voulu s'assurer de la véracité des faits. La maison avait été ouverte par un commissaire accompagné de deux agents et la visite commencée avec soin.

Le corps avait été découvert dans la chambre à

coucher de Rockfer, et la langue arrachée dans le bureau voisin; mais à leur entrée dans cette dernière pièce, les agents avaient eu à se défendre contre un chien berger de grande taille.

Il semblait garder la langue déposée sur un plateau d'or et s'était montré si féroce qu'il avait fallu l'abattre à coup de revolver pour pouvoir procéder aux premières constatations très courtes, la police de San-Francisco ayant été immédiatement alertée.

Les nouvelles constatations allaient être plus sérieuses, conduites par le directeur de la police lui-même, et celui-ci prévoyant sans doute une controverse acharnée entre les deux détectives leur avait fait mille recommandations de patience et de calme.

La maison donnait bien l'impression de froid et de silence des maisons fermées depuis longtemps, les premiers enquêteurs sachant par métier la valeur d'un indice, même le plus infime, n'avaient agi qu'avec la plus grande circonspection, pénétrant à peine dans les pièces et ne s'approchant pas du cadavre.

Ayant vu l'aspect des aîtres à la lueur des lampes électriques de poche, puis des lampes de l'éclairage, le directeur de la police fit ouvrir les volets; rien ne valait, en effet, le grand jour pour découvrir le plus petit détail pouvant guider l'enquête.

La première chose qui sauta aux yeux d'Holmer fut que le crime n'avait pas été commis dans la maison, une telle exécution aurait, en effet, donné des flots de sang et là il n'y en avait pas, seule stagnait, près de la bouche du cadavre, une petite flaque infime.

L'hémorragie avait cependant dû être forte, car le cadavre était absolument exsangue et semblait se parcheminer. Le directeur de la police, appartenant à la même école que Holmer, faisait à peu près les mêmes constatations que le grand as, différentes de celles de Javerson appartenant à une nouvelle école.

Cette école assez discutable appartenait aux jeunes et consistait à trouver des échafaudages sérieux à la première intuition et, cette fois-ci, il y avait de quoi dérouter tous les points de départ.

Bref, au moment des premières constatations, deux théories étaient en présence comme elles l'avaient toujours été dans le duel Javerson-Holmer, et cette situation promettait encore des luttes passionnées.

Javerson s'attendait, dès le début, à quelques déceptions possibles tout en comptant sur son flair pour prouver presque immédiatement qu'il avait raison. Aussi eut-il un éclair de triomphe quand dans le bureau, il découvrit un papier placé bien en évidence près du plateau d'or portant la langue de la victime.

Ce papier était la copie officielle remise par le greffier du tribunal du jugement rendu contre Douglas Manby, inculpé de l'assassinat de Goldenberg. A la fin étaient reproduites les menaces de l'accusé contre son accusateur et un doigt sanglant les avait soulignées.

Sans même prononcer un mot, Javerson mit sous les yeux de son chef cette preuve qui lui semblait terrible; non seulement l'homme avait frappé, mais encore il s'en faisait gloire et honneur.

La joie de Javerson éclatait, il semblait tellement avoir la certitude de la victoire que Holmer crut bon de jeter une douche froide sur cet enthousiasme; à son tour il prit un papier sur la table et se mit à lire avec un grand sérieux :

— Je soussigné Douglas Manby déclare avoir assassiné le milliardaire Rockfer uniquement pour faire plaisir au détective Javerson et lui permettre de m'arrêter. Je l'attendrai tranquillement chez moi jusqu'au moment où il voudra bien venir m'arrêter...

Le rival tourné en ridicule esquissa un geste de menace et protesta près de son chef; vraiment tout travail était impossible avec un adversaire pareil et il aimait mieux renoncer à cette affaire si prenante que de la poursuivre aux côtés d'un tel compagnon!

Le chef eut l'air de ne pas entendre, pourtant il crut bon de recommander à Holmer un peu plus de modération et les perquisitions continuèrent. Pour éviter toute discussion les détectives opéraient chacun de leur côté, cherchant tous les indices possibles, capables de fortifier leur conviction et les notant soigneusement.

Javerson ne pouvait s'empêcher de manifester tout haut ce qu'il croyait des trouvailles, son adversaire, au contraire, ne prononçait pas une parole, mais le demi-sourire demeurant sur ses lèvres indiquait sa satisfaction.

Au bout de trois quarts d'heure, le directeur interrogea Holmer :

— J'attends avec impatience votre opinion, mon

cher ami, quels sont vos résultats de première vue et ce fameux Douglas Manby doit-il être soupçonné?

— Pourquoi pas! J'ai défendu ce garçon une première fois parce que j'étais certain de son innocence, mais je me garderais bien de le donner comme un petit saint, de plus je le crois très rancunier et je commence à me demander s'il n'a pas mis ses menaces à exécution. En tous les cas il doit être interrogé très sévèrement et peut-être saurons-nous alors par quels moyens il possédait ainsi tous les secrets de son ennemi.

Javerson avait tressailli en entendant la réponse de son rival, il ne savait que penser de cette volte-face soudaine, croyant à une plaisanterie, mais le grand détective continuait le plus sérieusement du monde :

— Je n'accuse pas, mais tout peut se tourner contre cet homme. D'après les renseignements donnés par les agents ayant découvert la victime, la maison était hermétiquement close, la chambre dans laquelle se trouvait le cadavre était même verrouillée. Il serait donc utile de savoir si Rockfer avait sur lui les clefs de cette maison, ou s'il était facile à Manby de pénétrer dans son logis familial et de s'emparer de ses clefs.

— Cela n'a pas dû lui être facile, interrompit Javerson lui-même désireux de parfaire sa victoire en n'accusant pas Manby avec trop de véhémence, il a dû avoir de sérieuses complicités, Rockfer le craignait comme le feu et avait certainement donné son signallement autour de lui.

— Reste donc l'hypothèse des clefs sur le cadavre, suggérant même à l'assassin l'idée de transporter le cadavre ici, soit que l'idée de la complicité soit plus rationnelle et plus admissible : en effet le coffre-fort de ce bureau a été ouvert et c'est dans ce coffre que la copie du jugement Goldenberg a été prise. Or, le chiffre de la combinaison est actuellement celui qui était nécessaire pour l'ouverture.

— L'assassin a dû oublier de brouiller les chiffres.

— Peut-être! En tous les cas il nous donne une précieuse indication peut-être en faveur de Manby; le chiffre de l'ouverture actuelle diffère du chiffre existant il y a cinq ans lors de l'assassinat du Juif, ce chiffre est inscrit en toutes lettres dans la copie du

jugement. Comment Manby, qui était en prison, loin d'ici, a-t-il pu connaître ce détail, à moins d'être renseigné par un familier? Et quel familier assez intime pouvait connaître ce secret, il faudrait presque croire à la culpabilité d'un parent.

Javerson n'avait pu s'empêcher d'une légère grimace, le raisonnement d'Holmer était juste mais comme il était d'excellente humeur depuis que son rival admettait la culpabilité de Manby, il voulut bien donner tous les renseignements qu'il avait pu connaître dans son intimité avec la victime.

Rockfer n'avait pas de familiers, ni secrétaires, ni hommes de confiance; ceux qui étaient à son service et dont il avait réellement besoin étaient payés selon leurs mérites et mis à la porte sans pitié quand il n'avait plus besoin d'eux.

Comme famille, un petit-fils de la sœur de la victime, élève à l'Ecole des Cadets de West-Point; et un autre neveu nommé Brooks, vaguement attorney, mais surtout propriétaire de nombreux immeubles à New-York. Ce dernier confit en dévotions ne fréquentait pas le milliardaire dont la vie un peu dissolue lui faisait honte.

Rockfer, malgré la soixantaine, avait encore des coups de passion et on lui connaissait des bontés pour plusieurs petites femmes de mœurs plus ou moins légères : figurantes de cabarets de nuit ou dactylos en rupture de machine.

Pourtant les deux détectives étaient d'avis qu'il ne fallait pas chercher l'assassin de ce côté, on ne tue pas la poule aux œufs d'or et les chevaliers servants de ces dames n'ont pas l'habitude d'être jaloux de ceux qui aident à leur fainéantise.

Très adroitement Holmer tirait de son rival un tas de renseignements qu'il ignorait sur la vie de la victime et dont il ferait certainement son profit.

Pour le moment les deux hommes semblaient parfaitement d'accord et ce fut en discutant aimablement qu'ils allèrent examiner le jardin, où des traces suspectes restaient inscrites dans la terre; ce jardin tout à fait particulier était entouré de murs assez élevés et ne contenait que des fleurs.

En plus de son entrée derrière la maison il avait une petite porte dérobée dans le mur et cette porte

avait très certainement été ouverte depuis peu de temps, des traces d'huile témoignaient que son accueil rébarbatif avait été adouci au moyen d'huile répandue à profusion.

Cette porte avait bien servi à entrer le cadavre et il fut facile de suivre le chemin parcouru dans la terre molle : les porteurs étaient pieds nus et l'un d'eux avait subi l'ablation du gros orteil d'une façon si spéciale qu'il frappa l'esprit de Holmer.

Parmi ces empreintes de pieds nus, une unique empreinte avait des souliers. Celui que désignait cette empreinte était certes le chef, car il devait marcher en dehors des porteurs du cadavre et les guider tout en surveillant leurs faits et gestes.

Holmer s'attacha surtout à l'empreinte des souliers; comme si la nature avait voulu aider l'œuvre de la justice, les empreintes semblaient avoir été prises pour un moulage. Il avait plu le jour du crime et depuis le soleil s'était mis de la partie, le terrain avait conservé en séchant des secrets troublants.

Et ce soir-là, il y eut un grand conseil de la police qui se poursuivit une partie de la nuit.

IV

« Marine » était une des boîtes de nuit les plus célèbres de San-Francisco, montée par un ancien marin, tout y était dans le style rigoureux des choses de la mer et devait attirer le public américain passionné pour tout ce qui touche le côté maritime.

La salle représentait la batterie d'un vaisseau de guerre, dans laquelle se voyait des affûts de canons et tous les accessoires ordinaires; la scène représentait la dunette et de chaque côté, formant comme une avant-scène, des agrès réglementaires permettaient des exhibitions de girls.

Le bar, les salons particuliers étaient tous dans le style et les serveurs étaient habillés en marins, le costume des girls rappelait le noble métier de la mer, tout en étant le plus décolleté possible pour leurs mouvements dans les cordages.

Jamais encore aucun établissement n'avait eu cette vogue : jusqu'à une heure avancée de la nuit on n'y trouvait pas une place et cependant en temps de prohibition, le patron n'enfreignait jamais les ordres de la police et ne faisait pas de contrebande.

Le vieux Rocker fréquentait la « Marine » et il était la providence des petites girls et chanteuses qui tapaient sans cesse à une bourse toujours ouverte; il y était encore la veille de sa disparition et avait même fait une ample distribution de dollars à ses petites amies.

Cette distribution était motivée par la fête de la préférée du moment une chanteuse arrivée depuis quelques jours et sur laquelle il avait jeté ses vues sans avoir encore obtenu aucune faveur.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à voir ce soir-là à la « Marine » Javerson et Holmer, faisant chacun de leur côté une enquête discrète près des petites femmes et des abonnés du lieu de plaisir.

L'assassinat était connu maintenant, et comme on peut le penser tenait toutes les conversations, la victime était trop en vogue et chaque coin, chaque salon particulier gardait encore le souvenir de sa présence.

Mais l'étonnement des policiers fut considérable en constatant la présence de Douglas Manby parmi les clients; l'assassin présumé éprouvait-il le besoin de venir respirer l'air si souvent respiré par celui qu'il avait tué?

Comme tous les gens ayant souvent besoin des complaisances de la police, le propriétaire du bar de la « Marine » n'avait rien à refuser aux détectives, d'autant mieux qu'il n'avait aucun secret à garder. Interrogé par eux il leur apprit que Manby n'en était pas à sa première visite. Il l'avait déjà vu deux fois huit jours avant, après quoi, il avait disparu pour ne revenir que ce soir.

Chaque fois il avait invité la même chanteuse et cette chanteuse ayant débuté depuis une quinzaine de jours était une protégée de Rocker, certainement celle à laquelle il tenait le plus au moment de son assassinat.

Le barman expliquait qu'au lieu de trouver une femme en adoration devant son or, le milliardaire s'était heurté à une complète indifférence, la jolie fille

se moquait de ses cadeaux, de ses déclarations, des propositions folles qu'il faisait.

Elle semblait n'avoir qu'un amour en tête : Douglas Manby et généralement triste, elle se transformait dès que le garçon était là, attendant avec impatience la fin du spectacle pour souper avec lui.

Javerson et Holmer échangèrent un regard, ces renseignements donnés par l'ancien marin étaient troublants et Javerson demanda avec un léger tremblement dans la voix :

— Manby et la chanteuse se connaissaient-ils avant l'arrivée de cette dernière dans votre établissement ?

— Certainement, car, dès le premier jour elle lui a sauté au cou en l'appelant son sauveur.

Javerson jubilait, il menait l'enquête avec une véritable maîtrise et le patron de la « Marine » dut lui promettre de servir le souper dans un endroit où il serait permis d'entendre la conversation des deux amoureux, la police lui revaudrait cela à la première occasion.

Dans l'esprit du détective les choses se précisaient avec une netteté parfaite et dès que le patron du bar fut parti, il essaya de persuader Holmer de ses idées qui étaient vraiment plausibles.

D'après les renseignements obtenus cette chanteuse venait de la Louisiane et c'était justement en Louisiane que Manby purgeait sa peine de prison en Louisiane également qu'il avait accompli l'action d'éclat lui donnant la clef des champs.

Or, les détectives n'ignoraient pas que le régime pénitentiaire est très accommodant pour les prisonniers de bonne conduite, qu'ils jouissent d'une certaine liberté relative; et tout paraissait limpide.

Manby plus que jamais décidé à sa vengeance sauvage avait cherché une complice et dès sa libération l'avait envoyée en avant préparer le terrain autour du vieux Rockfer.

Dans le monde des chanteuses et girls de cabarets, il existe une franc-maçonnerie pour désigner aux camarades les mécènes généreux et le milliardaire devait être connu comme tel à la « Marine » de San-Francisco.

La chanteuse Mary Lancia était donc venue en éclaireur pour essayer de séduire le vieux toujours à l'affût

de nouvelles têtes; en lui tenant la dragée haute elle l'avait affolé au point d'en obtenir des confidences utiles à la vengeance de son amant, accouru sur son appel pour l'exécution.

Holmer écoutait Javerson lui raconter la façon dont le crime avait dû être commis selon lui et, chose extraordinaire, il ne protestait pas comme à son ordinaire à la grande stupéfaction de Javerson, persuadé qu'il était sur le bon chemin.

Mais était-il sincère? Avec ce diable d'homme on n'était jamais sûr de rien et on ne devinait nullement ce que pouvait signifier le mince sourire errant perpétuellement sur ses lèvres rasées.

Il devait certainement se fier à la sagacité de son jeune confrère, car il le laissa partir seul préparer un autre traquenard qui lui tenait au cœur et sur lequel il comptait beaucoup pour sa victoire.

Holmer alla s'installer dans un coin de la salle et parut s'intéresser fort aux exhibitions des girls; elles étaient deux douzaines, toutes belles filles admirablement faites avec des jambes parfaites, dans un costume des plus provocants.

Leurs exercices étaient réglés d'une façon impeccable, on y sentait l'impulsion d'un ancien marin et le spectacle était vraiment passionnant de les voir monter et descendre ces agrès avec une légèreté de sylphides et tout cela dans une mesure rigoureuse.

Une chanteuse était venue sur la scène et pour ne pas rompre l'ambiance chantait une vieille complainte de gaillard d'avant que les girls rythmaient des bras et des jambes avec un ensemble parfait et que le public reprenait joyeusement en chœur.

Cette chanteuse était Mary Lancia, l'amie de Manby, très jolie créature à l'air réservé mais chantant avec beaucoup d'entrain et le policier vit que le garçon, soupçonné d'assassinat, reprenait au refrain joyeusement, à la façon d'un homme qui aurait la conscience tranquille.

Psychologue comme tous les grands détectives, Holmer observait beaucoup l'état d'âme de ceux qu'il était chargé de poursuivre et avait remarqué maintes et maintes fois, qu'un criminel, si toutefois il n'est pas une brute inintelligente, porte en lui des traces de son crime.

Manby, il avait été à même de le constater lors de la précédente affaire, était un garçon intelligent, très émotif; et de déduction en déduction le policier arriva à se dire qu'il ne pouvait être coupable d'un crime aussi affreux, ayant demandé une force de caractère inouïe.

S'il avait frappé, il ne serait certainement pas venu se galvauder dans un établissement fréquenté par la victime et risquer de lever contre lui, tous les amis du disparu et de se faire lyncher.

S'il en avait eu le courage, il n'aurait pas eu celui de chanter à tue-tête, de rire et de chahuter. Encore une fois Javerson devait faire fausse route.

Pendant ce temps l'autre détective agissait. Il avait appelé un garçon certainement affilié à la police et lui donnait des ordres sévères; c'est lui qui servirait le souper commandé par Manby. Il devait ouvrir les yeux et les oreilles et ne rien laisser échapper.

De plus il devait faire en sorte de verser à terre un corps gras quelconque obligeant l'ancien prisonnier à mettre les pieds dedans et laisser ainsi des empreintes de pas dont on avait besoin.

Dédaigneux du spectacle, il alla se mettre dans un coin du jardin, rêvant sans doute de la gloire qu'il ne pouvait manquer d'acquérir après une arrestation pareille et pensant que la réputation de Holmer était bien usurpée.

V

Comment Javerson aurait-il pu savoir que ce qu'il appelait une complicité dans le crime était la plus charmante des idylles et qu'entre Mary Lancia et Douglas Manby un mariage très prochain était envisagé.

La chanteuse avait vingt ans, elle était la fille d'un officier américain tombé sur les champs de bataille

de France, elle avait été élevée par sa mère qui aurait voulu la pousser dans le professorat, mais les goûts de la fillette la portaient vers le théâtre.

Qui dit artiste ne dit pas obligatoirement fille de joie; ayant débuté l'année précédente, Mary était rigoureusement sage gardant l'ambition de fonder un foyer aux côtés de celui qui saurait faire battre son cœur.

Sachant que dans le métier du théâtre il n'est pas bon de se faire des ennemis, elle acceptait les hommages mais sans les rendre; sa gentillesse, sa bonne camaraderie, sa charmante humeur faisaient vite oublier les désirs malsains.

Elle chantait en Louisiane quand la catastrophe, évitée par le courage de Douglas Manby, l'avait mise en présence de ce dernier.

Le sauveteur n'était pourtant pas dans tous ses avantages, saignant meurtri, roulé dans la boue, mais une foule en délire acclamait cet acte de courage surhumain; l'homme était grièvement blessé, il avait vingt-huit ans et il était brave; il n'en faut pas plus pour faire battre le cœur d'une petite fille romanesque.

Elle avait imploré l'autorisation de s'installer à son chevet et, quand après de longues heures le sauveteur avait repris connaissance le délicieux visage était penché sur lui, anxieux, souriant, lui criant l'espoir.

Pendant tout le temps nécessaire elle l'avait soigné avec un dévouement inlassable redonnant au garçon révolté par l'injustice des hommes, le goût de vivre.

Dès le premier jour elle n'avait pas ignoré qu'il était prisonnier et pour quel crime; on lui avait dit également le doute pesant sur cette condamnation et, malgré tout, son cœur avait parlé.

Les personnages officiels s'étaient succédés dans la petite chambre d'hôpital et le dévouement de la chanteuse payant sa dette de reconnaissance avait suggéré aux autorités l'idée de faire mieux, et c'est ainsi que la demande de grâce était née.

En moins de quarante-huit heures des milliers de signatures étaient venues appuyer la démarche, non seulement les sauvés, mais encore leurs amis et les admirateurs du courage avaient signé et le Président de la République des États-Unis avait eu le geste généreux.

Si Mary Lancia était romanesque, Douglas Manby ne

lui cédait en rien sur ce chapitre, étant né d'une mère française; son cœur avait répondu au cœur de la chanteuse et ils pouvaient essayer de se construire un peu de bonheur.

Avec toute son âme il lui avait crié son innocence et raconté l'odieuse machination qui l'avait fait condamner, ne cachant même pas ses menaces contre son accusateur; aussi quand ils seraient mariés, quand ils auraient touché l'héritage de son père, arraché aux mains rapaces de Rockfer, ils iraient vivre en France.

Cet héritage pouvait encore être long à venir, le milliardaire, pas encore remis de son échec, ne manquait pas de créer toutes les difficultés possibles, mieux valait donc que Mary répondit aux engagements qu'elle avait signés.

Le premier et le plus important, était celui de la « Marine » à San-Francisco. C'était également dans cette ville que Manby habitait avant sa condamnation et c'est sans doute là qu'il irait après sa libération; Mary Lancia partit donc et les murs de *Frisco*, se couvrirent d'affiches annonçant sa venue.

Le vieux Rockfer qui avait soixante ans s'était subitement senti depuis deux ou trois ans des idées de noce. Alors que banquier à New-York il était tenu à un certain décorum, donnant des soirées magnifiques dans son palais de la cinquième avenue, il trouvait une liberté agréable en Californie où il était le propriétaire de la mine d'or la plus fameuse.

Le hasard d'une tournée des *Grands Ducs* lui avait fait connaître les charmes du dieu de l'or ayant à sa disposition toutes les femmes et il y avait pris goût immédiatement, semant l'or et ne rencontrant pas de cruelles, voulant toujours du nouveau, quoique son âge fut un lourd handicap pour une vie pareille.

Le soir des débuts de Mary Lancia il avait décidé que cette fille serait à lui et avait voulu, dès le premier moment, affirmer ses droits d'homme riche à qui on ne peut rien refuser.

Il avait donc été fort surpris de trouver de la résistance, la jeune femme s'était montrée très aimable tout en lui faisant comprendre qu'elle n'était pas à vendre. Il n'en fallait pas plus pour déchaîner l'omnipotent bonhomme habitué à tout voir plier sous sa volonté.

Voilà pourquoi il s'était acharné dans cette conquête

s'imaginant faire chaque jour un nouveau progrès alors que c'était la petite qui le manœuvrait.

C'est que Mary avait entrepris une chose importante; la libération de Manby ne lui suffisait pas, elle voulait le rendre blanc comme neige et pour cela obtenir de Rockfer un aveu qu'il s'était trompé dans son accusation acharnée contre le jeune homme.

A sa sortie de prison, Manby était venu voir celle qu'il considérait comme sa fiancée et était reparti presque aussitôt disant qu'il allait s'occuper de son héritage et aussi qu'il ne voulait pas se rencontrer avec Rockfer craignant les effets de sa haine contre lui.

Il était revenu ce jour-là et sa première visite avait été pour Mary avec laquelle il allait souper.

Dans les boîtes de nuit d'Amérique le personnel : girls ou chanteuses n'ont pas la permission de s'attabler avec la clientèle pendant la représentation, mais l'on se rattrape pour le souper et les salons, les cabinets particuliers, se remplissent vite d'une clientèle bruyante.

Se conformant aux ordres reçus, le barman servit Manby dans un salon permettant toutes les indiscretions, à cause d'une fausse porte et d'une ouverture invisible qu'il possédait.

Bien avant l'heure du souper, Javerson était dans sa cachette, Holmer n'y vint qu'à la dernière minute et encore à contre-cœur.

L'entrée des jeunes gens fut annoncée par un formidable juron, Manby avait buté dans le couloir dans un pot de peinture blanche probablement oublié par un ouvrier peu soigneux et un de ses souliers taché de peinture laissait sur le tapis du salon des empreintes très nettes à la grande satisfaction de Javerson dont la machination avait réussi.

La voix douce de Mary ne tarda pas à le calmer et il se mit à rire. Après quelques baisers les fiancés parlèrent de choses plus sérieuses et le nom de Rockfer fut tout de suite sur leurs lèvres, mais comme ils parlaient à voix basse les paroles ne parvenaient pas aux écouteurs.

Il était pourtant facile de remarquer une certaine frayeur dans celles de la femme, tandis que celles de l'homme paraissaient satisfaites, il parlait de grosses sommes d'argent.

Javerson était loin d'être content; pourtant les éclats de voix avaient l'air de donner raison à ses suppositions, feu le milliardaire y était traité durement par un homme dont la mort n'avait pas encore désarmé la haine.

Enfin ils entendirent Mary recommander en pleurant à son fiancé de se cacher le plus possible, les menaces faites à la victime n'étaient pas encore oubliées et cela pouvait lui jouer un mauvais tour que rien cette fois-ci, ne pourrait conjurer.

Ils quittèrent enfin le petit salon et une minute après Javerson était à genoux sur le tapis admirant les empreintes très nettes que la chaussure enduite de peinture blanche avait laissées dans le salon. Sans même s'inquiéter si le barman le permettait, le détective coupait un large morceau de moquette en disant gaie-ment :

— Maintenant, passons au bureau du chef, j'ai hâte de comparer cette empreinte avec celle que nous avons découpée hier matin dans la glaise du jardin. Voyez vous-même, Holmer, la forme de la chaussure est spéciale et, je le crois, bien particulière à Manby; j'avais déjà remarqué cette particularité dans la première affaire et vous aussi, avouez-le.

Holmer devait bien l'avouer, les souliers de Douglas Manby avaient une forme particulière; ils étaient con-pés net, formant ainsi une pointe terminée en carré. Le jeune homme avait repris ses habitudes en sortant de prison.

Le grand as avait bien reconnu l'empreinte dans le jardin, comme il la reconnaissait dans ce salon de la « Marine » mais il n'en paraissait pas le moins affolé, se bornant à hocher la tête affirmativement à toutes les suggestions de son collègue.

Javerson continuait victorieusement :

— Si les empreintes concordent, j'arrête Manby demain matin, il ne faudrait pas que, poussé par cette petite, il nous joue la fille de l'air, nous ne sommes pas loin du Mexique et les bandits y trouvent toujours aide et protection.

— Manby, même assassin, est trop intelligent pour fuir, ce serait avouer sa culpabilité et cette fuite lui apporterait sûrement la chaise électrique.

— Je ne dis pas non, mais on ne prend jamais trop

de précautions. Il ne se doute certainement pas qu'il est étroitement surveillé et qu'il n'ira pas bien loin, mes précautions sont prises à ce sujet.

Holmer eut comme un grognement, il paraissait sidéré, et il accompagna Javerson à la police, quoique certain du résultat.

VI

Chacun sur la terre a son péché mignon, les uns sont buveurs ou fumeurs, les autres gourmands ou menteurs, Holmer adorait faire la grasse matinée, rien ne lui semblait si bon que le sommeil du matin et, à ce moment-là il ne dormait pas que d'un œil, qualité pourtant spéciale de la police.

Ayant quitté Javerson assez tard dans la nuit il était rentré chez lui de fort méchante humeur en voyant s'accumuler sur son protégé des preuves de culpabilité conduisant au triomphe de son rival, en même temps qu'à sa propre confusion.

L'empreinte de peinture blanche au pied de Manby concordait avec le moule de glaise enlevé du jardin de Rockfer, et Javerson annonçait encore d'autres preuves acquises par les hommes de sa brigade et chose plus grave, il obtiendrait certainement du chef un mandat d'arrêt contre Manby.

Pendant deux ou trois heures ces choses avaient tournehoulé dans l'esprit du brave détective et enfin il avait fini par s'endormir, espérant que le sommeil l'inspirerait, comme cela était déjà arrivé maintes fois en d'autres circonstances très graves.

Il ronflait encore à poings fermés à onze heures du matin quand un holoïde fit irruption dans le petit appartement si tranquille qu'il habitait sur la hauteur dominant la rade et dans lequel il coulait des heures heureuses au milieu de ses souvenirs.

Kate la vieille bonne depuis vingt ans à son service avait été impuissante à arrêter le visiteur intempestif; elle lui avait pourtant dit que réveiller son maître

était un sacrilège difficilement pardonné; le bolide était entré en la bousculant et maintenant il secouait le policier dans son lit.

La servante n'osait entrer dans la pièce s'attendant à une explosion de colère, mais elle risquait un œil par la porte entre-bâillée et avait la satisfaction de voir l'intrus culbuter les quatre fers en l'air par une violente bourrade du dormeur réveillé en sursaut.

Cela avait suffi pour calmer la colère du maître qui, dressé sur son séant, disait maintenant avec sa bonne voix blagueuse :

— Hello! mon cher Javerson, est-ce un accès de folie qui vous a jeté contre moi, m'arrachant au plus charmant des songes qui me transportait à la Maison Blanche, au milieu des acclamations d'un peuple en délire? Excusez-moi donc si j'ai eu le réflexe un peu violent.

Javerson, car lui seul avait pu se permettre cette incorrection, se relevait en se frottant les reins entrés en contact brutal avec un meuble de bois très dur et, préoccupé surtout de la nouvelle qu'il avait à annoncer, revenait vers le lit pour crier avec une violente émotion :

— Nous avons été signalés à Manby, il a disparu cette nuit.

Holmer regarda son interlocuteur comme s'il croyait la nouvelle impossible et dit après un léger temps d'arrêt :

— Vous devez être satisfait de cette folie de l'homme, mon cher confrère, cette faute signe son crime et vous aurez beau jeu, maintenant, de le conduire à *Monsieur de New-York*.

— Je l'espère bien, mais maintenant il faut le retrouver.

— Chose qui doit vous être des plus faciles, ne m'avez-vous pas dit cette nuit qu'il était étroitement surveillé par les hommes de votre brigade, ils vont le suivre avec leur maîtrise habituelle et vous n'aurez plus qu'à aller le cueillir comme une fleur.

— Je vais toujours arrêter la chanteuse de la « Marine » comme complice.

— Grave erreur, mon cher, vous supprimez ainsi l'appât, Mary Lancia n'aura pas de peine à prouver son innocence et si Manby réussit à se cacher au

Mexique, elle ira le rejoindre tôt ou tard pour rire avec lui des maladresses de la police toujours trop pressée.

— Mais elle va peut-être jouer à son tour la fille de l'air.

— Elle l'a peut-être fait déjà?

— Pas encore, j'en suis certain, sa maison est également surveillée et je viens d'y passer.

— Alors vous avez tout le temps de pratiquer cette opération, si Mary n'est pas partie avec celui qu'elle aime, elle attendra ses ordres ici, et il vous sera facile d'opérer. D'un autre côté il n'est peut-être pas bon d'ébruiter trop cette affaire avant toutefois l'arrestation du coupable. Manby a la faveur du public dans le moment, et Rockfer n'était pas aimé, le criminel pourrait trop facilement trouver des partisans.

— Vous avez peut-être raison.

— Certainement, croyez-en ma vieille expérience? Cet imbécile de Manby avec sa fuite précipitée vous met dans les mains une affaire exceptionnelle, ne la laissez pas échapper. Mettez-vous, vous-même, à la poursuite, mais ne brusquez l'arrestation que si vous le voyez carrément se sauver.

— Pourquoi donc, puisque j'ai des preuves contre lui?

— Qui sait, il peut fournir un alibi, la preuve la plus sûre peut vous glisser dans les doigts et il peut très bien invoquer un voyage de tourisme.

Ces paroles parurent faire une grande impression sur Javerson et le décidèrent à partir lui-même; il recommanda à son collègue d'avoir également l'œil sur Mary Lancia et il alla faire immédiatement ses préparatifs pour la poursuite.

Maintenant qu'il était réveillé, Holmer ne se sentait aucune idée d'un nouveau sommeil, avec cela il n'aimait pas paresser les yeux ouverts. Dès que Javerson eut quitté la chambre il sauta à terre et courut à la salle de bains, où une bonne douche froide acheva de lui mettre les idées en place, et il en avait bien besoin.

Les événements se poursuivaient à une cadence qu'il aurait été difficile de prévoir et jusque-là il lui avait semblé impossible de les parer; tout, en effet, semblait accuser Manby qui avait commis le crime

à la façon d'un justicier, alors que la justice conclurait certainement à l'assassinat.

Une fois encore probablement, Holmer lui éviterait la chaise électrique car il apporterait au tribunal des preuves indéniables que Goldenberg avait été assassiné sur l'ordre de Rockfer, et même que ce dernier assistait au crime.

Il savait même le nom du complice et la révélation de ce nom serait un coup de théâtre capable de faire passer au deuxième plan le crime actuel et surtout d'apporter à Manby la pitié non seulement du jury, mais encore du monde entier.

Pourrait-on reprocher à ce malheureux injustement condamné sur une accusation mensongère et acharnée d'avoir voulu venger son honneur traîné dans la boue par des misérables.

La loi est formelle, nul n'a le droit de se faire justice lui-même, mais il peut y avoir des circonstances atténuantes et elles pouvaient être invoquées dans un cas pareil avec quelques chances de succès.

Si Rockfer n'avait pas été assassiné, Holmer aurait gardé pour lui ce qu'il avait découvert, justement pour ne pas déchaîner le juste courroux de Manby, mais maintenant que le crime avait eu lieu et surtout que son protégé était accusé il ne se tairait pas, espérant même se servir de ce qu'il avait découvert sur l'autre crime pour sauver la tête de Manby de nouveau compromise.

Quand il n'était pas en action, le détective était un homme des plus ponctuels, il en était presque maniaque, chaque chose devait être à sa place, chaque action de la vie courante devait avoir son heure et au moindre changement du programme il tempêtait.

La vieille Kate, déjà âgée quand elle était entrée à son service, s'était merveilleusement pliée à ses habitudes et même maintenant lui aurait rendu des points pour la manie; aussi à midi tapant elle vint l'avertir que le déjeuner était servi.

Doué d'un robuste appétit, Holmer se nourrissait bien, disant avec juste raison que la table et le lit étaient indispensables à la vie de l'homme actif, à condition de ne pas en abuser; il trouvait également dans les deux choses un merveilleux champ de pensées et de réflexions.

Mangeant avec méthode il avait tout le temps de laisser vagabonder son esprit et c'est ainsi que, brusquement, il donna sur la table un coup de poing armé de sa fourchette et s'écria :

— Sacrédié! Voilà probablement le propriétaire des deux chaussures dont les traces étaient à peine visibles dans le jardin de Rockfer et que Javerson n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir pour mieux pouvoir charger Manby. Du premier coup j'ai discerné un homme ayant recouvert ses chaussures avec des chaussettes de laine et affectant de marcher dans les empreintes des gens portant le corps de la victime.

Quelques secondes après il reprenait après une nouvelle bouchée.

— Le principe est toujours le même : savoir à qui peut profiter le crime. Si j'ai le malheur de prononcer une phrase pareille devant mes chefs, étant donné la personnalité en cause, ils vont m'accuser de folie et qui sait peut-être me faire arrêter pour éviter un scandale.

Nouvelle interruption pour continuer le repas et brusquement nouveau jet de paroles.

— Après tout je n'ai qu'à me taire et faire mon enquête en secret. Je m'emballe pour ce Manby qui, au fond, est peut-être une franche crapule. Si je me trompe, ce qui est très possible après tout, personne ne pourra se moquer de moi et je me contenterai de sauver sa tête par mes révélations sur la première affaire.

Le détective ne s'emballait jamais sur une idée, pas plus qu'il ne s'y entêtait. Au début de l'action, toutes les idées lui venaient à l'esprit, il les examinait posément les unes après les autres, les retenait ou les évinçait, mais n'essayait pas d'aller contre sa volonté.

Il termina son déjeuner, alluma un cigare qu'il resta à fumer délicieusement dans son fauteuil cherchant l'inspiration dans les volutes de la fumée bleuâtre et enfin, vers quinze heures, sortit de chez lui sans savoir exactement ce qu'il allait faire.

Par habitude ses pas le conduisirent vers la maison de la police où on lui apprit que Javerson était parti une heure avant avec trois de ses meilleurs hommes, alors que déjà trois autres étaient sur la piste de Manby.

— Pauvre diable, murmura-t-il, Javerson a su choisir les hommes qu'il lui fallait, tous des brutes dévouées à leur chef et prêts à tout; s'il leur faut absolument un coupable ils sont capables de l'abattre étant donné le principe : qu'un mort ne parle pas et ne peut plus se défendre.

Voulant éviter une conversation avec le directeur il ne s'attarda pas au bureau et décida d'aller constater de quelle façon Javerson avait organisé la surveillance autour de la chanteuse de la « Marine ».

Elle habitait près du jardin Zoologique et le détective remarqua un homme-sandwich faisant la publicité d'une maison de San-Francisco; dans cet homme-sandwich Holmer reconnut un des hommes de la maison.

Il y avait une réunion à la « Marine »; le programme changeant chaque semaine il y avait répétition le vendredi après-midi en présence de quelques spectateurs privilégiés; étant venu rôder jusque-là, Holmer ayant dit bonjour au patron qui se trouvait sur sa porte, accepta son invitation à boire une limonade glacée et entra.

Les girls répétaient justement de nouveaux exercices rigoureusement réglés au piano d'après une chanson que fredonnait une jeune femme accroupie sur la scène devant l'instrument. Mary Lancia était assise à une table plus loin, attendant son tour et paraissant mortellement triste.

Le patron ayant installé Holmer à une table se dirigea vers la scène pour faire une observation sur les mouvements d'ensemble des girls et en passant dit quelques mots à la chanteuse. Celle-ci en profita pour l'interroger et Holmer fut fort surpris de le voir revenir avec Mary.

— Dites donc, chef, dit-il au détective, voilà une jeune femme qui désire fort vous parler; mais vous savez, attention, ne débauchez pas mon personnel, j'en ai besoin.

Il s'éloigna avec un gros rire et laissa la jeune femme en présence du policier. Celui-ci l'invita à s'asseoir en face de lui et déclara être prêt à l'entendre.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix basse et pleine de sanglots, je viens d'apprendre votre nom et je

me suis souvenue de ce que vous avez fait pour Douglas Manby ou plutôt de ce que celui-ci m'a appris. J'ose venir vous trouver car je sais aussi que vous poursuivez aujourd'hui celui que vous avez défendu autrefois avec tant d'acharnement.

— Vous devez savoir également, mademoiselle, que je suis aussi détective et qu'un criminel ne trouve jamais grâce devant moi.

— Est-il possible que vous vous attachiez à la culpabilité de mon ami?

— Ne fait-il pas tout ce qu'il faut pour cela! Indépendamment de certaines preuves presque formelles, il s'empresse de fuir le lieu de son crime après être venu vous voir en cachette.

— Dame! Mettez-vous à sa place... Il a appris hier que Javerson son ennemi mortel était à sa poursuite et même que vous étiez avec lui. Or il est payé pour connaître les griffes de la justice et a préféré partir avant l'arrestation, n'ayant rien cette fois à attendre de vous.

— Qu'en sait-il? Il aurait mieux fait de venir me trouver et de se confier à moi; sa fuite constitue presque un aveu. Qui l'avait si bien renseigné?

— Le garçon qui nous a servi hier soir dans le cabinet particulier nous a dit à notre départ que vous étiez là tous les deux et que l'arrestation serait pour le matin; il a pris peur et s'est sauvé.

Holmer continua à interroger la jeune femme, lui dit qu'il ne l'abandonnait pas encore et lui recommanda surtout de ne pas fuir à son tour. Elle devait s'attendre à tout, même à être poursuivie pour complicité, mais le dernier mot n'était pas dit et des coups de théâtre étaient possibles.

Quand il la quitta, elle était un peu plus rassurée, et lui, avait la conviction que la fuite de Manby avait été voulue par Javerson : le garçon complaisant l'ayant averti de son arrestation prochaine, était à la solde de l'inspecteur.

VII

Douglas Manby avait en effet agi comme un fou et avait sauté dans le premier train en partance, sans trop s'occuper de sa direction. Par impulsion il avait suivi les conseils de celui qui l'avait renseigné, ne prenant pas la peine de réfléchir une minute que son départ allait fournir une accusation contre lui.

Comme l'avait dit Mary Lancia au détective Holmer, le fuyard avait été prévenu de la surveillance dont il était l'objet par le garçon servant dans le salon particulier.

Avec des airs mystérieux et, seulement à la fin de leur repas alors que toutes les indiscretions avaient été commises, il leur avait recommandé de parler doucement à cause des deux détectives certainement en surveillance pour eux et il avait nommé Javerson.

A ce nom maudit le pauvre garçon s'était souvenu de toutes les inventions diaboliques créées par le policier pour le perdre dans sa première affaire, inventions déjouées par Holmer. Aussi son désespoir avait-il été profond quand le garçon avait dit que les deux détectives marchaient la main dans la main.

Tout en ignorant la boutade de Victor Hugo disant qu'il se sauverait si on l'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il redoutait les machinations de la police qui avait toujours le dernier mot.

Que pourrait-il faire contre ces deux as déchainés contre lui, son informateur bienveillant lui avait soufflé que Holmer s'était vanté de posséder contre lui des preuves terribles et que, cette fois, il n'y couperait pas.

Il fallait vraiment que le moral du pauvre diable fut bien atteint pour qu'il écoute les conseils d'un garçon de café se vantant d'être repris de justice et lui indiquant la façon dont il devait s'y prendre pour échapper à ses poursuivants.

D'après lui le meilleur moyen de fuite était de prendre le chemin des écoliers pour s'éloigner de San-Fran-

cisco. Le premier soin des policiers serait certainement de faire garder la frontière du Mexique; malgré les conventions d'extradition c'était le seul endroit à envisager, mais il fallait l'aborder par un autre côté, le mieux était de gagner le port de Galveston dans le Texas et de traverser le golfe du Mexique, où pour quelques piastres, toutes les autorités sont à acheter.

Tels étaient du moins les conseils du garçon obligeant et que le pauvre Manby allait suivre sans penser un seul instant qu'il pouvait être vendu.

Naturellement le mouchard n'avait fait que répéter les ordres de Javerson qui avait manqué de psychologie en voulant éviter les difficultés.

A la gare Manby avait eu une lueur de défiance; au moment de prendre son billet, il s'était dit que le garçon de la « Marine » pouvait fort bien le vendre aux policiers et, tout en prenant son billet pour Galveston directement il était décidé à descendre à Phénix dans l'Arizona.

Pourquoi fuir si loin quand il pouvait trouver plus près une cachette tout aussi sûre, sinon plus, dans les déserts de l'Arizona; il en avait entendu parler à la prison, il avait même un camarade établi dans le pays et dont les conseils pourraient lui être utiles.

Javerson avait exagéré la valeur criminelle de celui qu'il poursuivait et avait mis trois de ses hommes, et des meilleurs pour le suivre. Ceux-ci s'étaient séparés, si bien qu'en cas de mise en éveil de Manby il y en eut toujours au moins un, inconnu de lui.

La précaution était utile et devait sauver la situation dès le premier jour.

Quand on fuit on craint toujours d'avoir quelqu'un à ses trousses, Manby ne pouvait échapper à la règle, il flaira immédiatement le policier et ne pensa plus qu'à lui filer entre les mains.

Celui qui le surveillait, se croyant tranquille jusqu'à Galveston, avait cru utile de rattraper quelques heures de sommeil en retard et, merveilleusement bercé par le confort des wagons, s'était endormi comme un tout petit enfant, souriant aux anges.

Manby avait profité de ce sommeil pour descendre à Phénix; malheureusement pour lui, un des autres policiers cachés dans un autre wagon ne dormait pas

et l'ayant vu sur le quai n'avait eu que le temps de descendre et de prévenir l'employé du train d'éveiller ses collègues et de les renvoyer à Phénix.

L'Arizona est le pays des cow-boys et l'ami de Manby tenait justement une maison d'approvisionnement où ces joyeux lurons aimaient à venir dépenser un peu de leurs économies.

Il fit au camarade le plus chaleureux des accueils, trouva comme lui qu'il est prudent de fuir les policiers acharnés à votre arrestation, mais fut d'avis de ne pas choisir les déserts de l'Arizona comme retraite sûre et donna à cela plusieurs raisons et des meilleures.

La plus sérieuse fut qu'un homme se confiant à cet endroit indésirable était mis immédiatement au ban de la société. Certes il y avait des bandits cachés là, mais justement la vie y était difficile, il fallait toujours avoir l'arme à la main pour se défendre, et ne pas regarder à une vie humaine.

Des opérations de police de grande envergure avaient lieu à chaque instant et ordre était donné de faire le moins de prisonniers possible; bref, on abattait tout ce qui se trouvait à portée de fusil et les policiers exécutaient la consigne sans aucune pitié.

Manby pourrait mieux se cacher dans le Colorado, où les *canons* du fleuve disposent de nombreuses et bonnes cachettes; on allait lui donner une lettre pour un ami établi à Denver qui connaissait le pays et l'aiderait fort.

Dès la nuit même, Manby repartait sans voir derrière lui de figures suspectes; malheureusement pour lui un policier était en sentinelle à la gare pour recevoir Javerson appelé en hâte, et ce policier n'étant pas disposé à laisser échapper sa proie, fit prévenir ses camarades de son départ et s'engouffra dans un compartiment.

Dans ces pays où le cow-boy est roi, il y a toujours quelque chose de ce métier qui subsiste dans le costume de ceux qui le pratiquent. Le policier, forcément observateur, n'avait pas manqué de s'en souvenir, mais l'avait fait discrètement pour ne pas donner l'éveil.

En effet on risque de perdre en voulant trop prouver et un cow-boy, *genre cinéma*, aurait certainement

mis en garde celui qui voulait disparaître; le grand chapeau et les courtes bottes, mais ces dernières recouvertes par le pantalon du complet donnaient au policier un aspect cavalier suffisant pour passer inaperçu.

Mis en garde par la mésaventure arrivée à son camarade, le policier se garda bien de s'endormir; il se rapprocha le plus possible du wagon occupé par Manby et resta sur le qui-vive, prêt à dégringoler du wagon à la moindre alerte.

Il n'eut qu'à se féliciter de cette vigilance; à Denver, l'ancien condamné descendit avec sa petite valise, et en même temps que lui de nombreux cow-boys venant de l'Arizona pour assister à un *rodéo*, et dont le wagon avec les chevaux avait été attaché en cours de route.

Ce concours absolument fortuit permit au policier de se mêler à eux et même d'entendre Manby s'informer près d'un employé de la gare, du chemin qu'il avait à suivre pour se rendre chez son correspondant dont il dit le nom.

Il n'en fallait pas plus pour permettre au suiveur de s'adresser à son tour à un agent pour avoir le concours des détectives de Denver. La précaution n'était pas inutile, il aurait pu être vite remarqué par le jeune homme, la surveillance devant être des plus rigoureuses.

Denver, capitale de l'Etat de Colorado, est située au confluent de Cherry-Creek et de la South-Platte River; en temps ordinaire, elle compte cent cinquante mille habitants, vivant surtout de l'industrie métallurgique, mais le *rodéo* devant durer trois ou quatre jours, cette population serait certainement doublée par une foule avide de s'amuser.

La police américaine est supérieurement organisée, ses membres ont des moyens de reconnaissance et des signaux de détresse infailibles; moins d'une heure après, le policier avait à sa disposition le nombre d'inspecteurs nécessaires pour que son gibier ne put passer au travers du filet tendu.

Un télégramme expédié à Phénix prévint les camarades et surtout Javerson du nouvel arrêt de Manby, signalant également les difficultés de réussite à cause du *rodéo*. Le policier prenait ses précautions en cas

de reproches de l'inspecteur au sujet du renfort demandé.

Ce télégramme vint calmer la colère de Javerson, le détective ne pensait qu'à l'arrestation et les arrêts successifs du poursuivi le déroutaient complètement. Cette fuite n'en était plus une, puisque Manby jouait au touriste, malgré l'accusation qui pesait sur lui, et trouvait le moyen de s'intéresser à un *rodéo*.

Une fois de plus les événements donnaient raison à Holmer; trop se presser pouvait tout compromettre, et il fallait s'attendre à tout avec un adversaire certainement décidé à faire appel à l'opinion publique en cas d'erreur judiciaire.

Le train du soir emporta l'inspecteur et ses deux hommes, mais à son arrivée à Denver, Javerson s'empressa de ne pas se montrer en conseillant à ses hommes une grande prudence; Manby faisait la noce avec des cow-boys et était entouré d'une cinquantaine de gaillards taillés en hercule et ayant le revolver facile, même trop facile.

Cette circonstance lui fit trouver parfaite l'initiative de son agent vis-à-vis de la police locale, car, elle seule, pouvait exercer la surveillance voulue en ce moment.

Les policiers locaux l'avaient d'ailleurs prévenu, qu'aucune arrestation n'était possible, étant donnée la camaraderie de Manby avec les gars du Far-West; à la moindre tentative tous les cow-boys en visite à Denver viendraient à l'appel des amis du jeune homme et la victoire coûterait probablement fort cher.

Ils en avaient la preuve chaque année, devant soutenir des batailles rangées contre de véritables régiments de joyeux garçons rendus fous par les alcools de contrebande, et ne rêvant qu'à montrer leurs prouesses au revolver.

Javerson écrivit alors au directeur de la police de San-Francisco, lui annonçant que la poursuite se prolongeait, et le priant de surveiller le plus rigoureusement possible la chanteuse Mary Lancia, et de l'arrêter au moindre mouvement suspect.

Il écrivit en même temps à Holmer, éprouvant le besoin de renforcer la trêve existant maintenant entre eux; il était indispensable de ne pas le dresser contre lui.

VIII

Supposer que le grand as se tournait les pouces aurait été bien mal connaître ce détective toujours sur la brèche, adorant son métier à cause de ses dangers et de la satisfaction du devoir accompli.

Après sa conversation avec la chanteuse, il ne savait plus que penser, mais se refusait toujours à croire à la culpabilité de celui qu'il avait déjà sauvé une fois. Débarrassé de la présence fastidieuse de Javerson, il allait poursuivre son enquête personnelle et, dans peu de temps, espérait être éclairé.

Sa première visite fut pour le médecin légiste, un vieil ami, avec lequel il travaillait depuis plus de vingt ans et qui ne s'était jamais trompé dans ses constatations.

L'homme s'apprêtait à expédier son rapport à la police après une autopsie minutieuse, faite en présence de deux confrères également assermentés; précaution indispensable, étant donné la notoriété de la victime.

Connaissant la valeur de ce collaborateur précieux, le docteur voulut bien lui communiquer son rapport, que Holmer put lire et relire en toute tranquillité, se plaçant dans l'esprit toutes les phases importantes du document.

A deux ou trois heures près, le médecin légiste donnait le moment exact de la mort survenue six jours et demi avant la découverte du cadavre et causée par strangulation de deux mains gantées, l'arrachement de la langue avait eu lieu immédiatement après, provoquant une hémorragie rendue plus forte encore par les derniers spasmes d'un malheureux mourant, essayant de reprendre une respiration défaillante.

Holmer put prendre des notes à loisir, et quand il eut terminé un sourire éclairait sa physionomie sévère; on aurait pu l'entendre murmurer :

— Eh! Eh! Qui sait! Il n'en est plus à un crime près; je vais aller faire un tour chez lui, j'ai comme une vague idée que la perquisition sera fructueuse. Si

Je ne trouve rien se rapportant à ce dernier crime, j'apporterai toujours les preuves pour l'autre, c'est mon devoir.

Il remercia le médecin légiste de son extrême obligeance, refusa le verre de vieux cognac que celui-ci pouvait lui offrir malgré la prohibition, son métier l'autorisant à avoir de l'alcool chez lui, et il s'enfonça dans la nuit.

Il s'agissait de procéder immédiatement, d'effectuer une perquisition, tout à fait personnelle chez celui qu'il accusait coupable du crime pour lequel Manby avait été condamné, c'est-à-dire l'assassinat de Goldenberg; il y trouverait peut-être des traces de celui de Rockfer.

Il y allait les yeux fermés, étant déjà venu deux fois sans laisser de traces de son passage.

La maison était située au bord de la mer dans la banlieue de San-Francisco, un peu isolée; elle était gardée par un couple de serviteurs, le propriétaire n'y couchant pas toutes les nuits, ayant également une chambre dans la ville pour les jours où il était retenu par ses affaires.

Il devait en être ainsi ce jour-là et Holmer le savait certainement car il allait sans coup férir vers la maison isolée bien à l'abri derrière les hauts murs du jardin.

Le détective possédait toutes les qualités requises pour faire un bon cambrioleur, le mur fut franchi par ce quinquagénaire légèrement bedonnant avec toute la souplesse d'un gymnaste, et il se trouva subitement en face de deux molosses énormes à l'aspect léonin.

Véritables chiens de garde habitués à ne jamais donner de la voix avant l'attaque, assaillant par surprise le voleur et n'appelant qu'après la victoire. Holmer devait savoir à quoi s'en tenir car il n'en parut pas du tout étonné, au contraire, il jeta violemment à terre une petite fiole qui se brisa, tout en se bouchant le nez de sa main restée libre.

L'effet fut immédiat, l'élan des molosses fut arrêté net, ils flageolèrent sur leurs pattes et s'affalèrent incapables du moindre mouvement; une forte odeur d'éther flotta dans l'air. Le policier avait fait usage d'un anesthésiant foudroyant employé par la police pour venir à bout de rebelles trop dangereux.

— Ils en ont pour trois ou quatre heures avant de se réveiller, murmura-t-il, au tour des autres maintenant et tâchons d'être aussi heureux que la dernière fois.

Se dissimulant avec adresse derrière les buissons, rampant quand il le fallait, il réussit à gagner la maison, allant vers une fenêtre entr'ouverte.

La température lourde rendait nécessaire cette aération indispensable aux habitants de la chambre et ceux-ci ne croyaient rien avoir à craindre du dehors, sous la protection de leurs chiens.

Tapi sous la fenêtre ouverte, Holmer tendit l'oreille pour surprendre le moindre bruit de la chambre; doué d'une finesse de tympan extraordinaire, rien ne devait lui échapper. En effet, au bout de quelques secondes son ouïe exacerbée avait discerné deux respirations, l'une douce : celle d'une femme; l'autre plus forte, plus coupée avec un léger ronflement : l'homme.

Avec mille précautions, Holmer sortit de la poche intérieure de son vêtement une sorte de vaporisateur muni d'un long tube en caoutchouc et introduisit ce dernier dans la chambre entre les deux battants de la fenêtre et le poussa doucement jusqu'au bout.

Quand le tuyau de caoutchouc eut pénétré de trois ou quatre mètres il arrêta la poussée et fit manœuvrer la pompe du vaporisateur; la même odeur d'éther de l'anesthésiant à base de chloroforme flotta dans l'air et bientôt son oreille lui fit savoir que les gardiens étaient knock-out comme les chiens.

Par précaution, il attendit encore quelques minutes et enfin, jouant le tout pour le tout, il pénétra dans la maison en franchissant la fenêtre avec l'agilité d'un gymnaste consommé.

Sa lampe électrique de poche lui montra le couple couché et reposant sous l'effet de la drogue; il avait donc le temps d'opérer en toute tranquillité; il sortit de la pièce se dirigeant sans hésitation dans les couloirs.

Holmer savait passer partout sans laisser de traces. Maintenant ses souliers étaient recouverts de chaussons de laine et ses mains étaient protégées par des gants d'un caoutchouc très fin, empêchant la moindre empreinte.

Il était arrivé dans un bureau luxueux qui lui arra-

cha un claquement de langue significatif avec cette réflexion :

— Mazette! On se met bien; sans compter les meubles, il y a certainement ici pour trente ou quarante mille dollars d'objets d'art, il faut croire que le métier rapporte.

Sans montrer la moindre hâte, le policier commença un inventaire méticuleux de tout ce qui était là sans oublier un seul papier et la chose était faite avec tant de mesure que le propriétaire lui-même n'aurait pu s'apercevoir de cette visite indiscrete.

Ce qu'il y découvrait devait être édifiant sans aucun doute, à en juger par les notes prises sur son carnet et par l'air de satisfaction régnant sur ses traits.

Selon son habitude il murmurait entre ses dents :

— Décidément le dieu des détectives était avec moi, en me suggérant l'idée de venir ici ce soir; quel pot aux roses je vais découvrir et quel scandale nécessaire je vais déchaîner. Vraiment ces hommes du monde ne savent pas assassiner, qu'ont-ils besoin d'indiquer à leur exécuteur le meilleur moyen de frapper, comme si l'autre ne le savait pas!

Quelques instants après il reprenait :

— Et l'autre imbécile qui garde cela précieusement, c'est-à-dire des verges pour le fouetter... Oh! mais j'y pense, l'exécuteur n'est pas si bête que cela, il a pensé sans doute qu'un vieux curieux comme moi pouvait découvrir la vérité *vraie* et il tient à être à couvert en mettant dans le bain avec lui la personnalité pour laquelle il a commis le crime et qu'on n'osera pas poursuivre. Je devrais pourtant être payé pour le savoir avec la première histoire de Manby; voilà toutes les preuves qu'il était innocent et que le principal coupable était le banquier Rockfer, membre de la chambre des Représentants et milliardaire.

Depuis deux heures il était là, il en savait assez, il lui fallait maintenant partir avant que le jour ne vienne à poindre et surtout avant que l'anesthésiant ait fini son effet.

— Là, voilà qui est fait, dit-il encore, je défie au propriétaire de ces papiers de déceler mon passage? J'en ai assez pour mettre au clair l'assassinat du vieux bandit de Rockfer, mais je crains que l'affaire ne soit étouffée étant donné l'importance de ceux qui ont

frappé. Mieux vaut laisser arrêter Manby une nouvelle fois et même avec lui la petite chanteuse Mary Lancia et ne sortir mes accusations qu'au moment où il serait impossible d'étouffer l'affaire. Je suis à peu près certain que les preuves qui sont ici actuellement y seront toujours, ceci étant la seule sauvegarde de l'exécuteur.

S'étant assuré par une dernière inspection de son œil infailible que rien ne pouvait révéler son passage clandestin, même à l'homme le plus averti, il reprit le même chemin employé pour venir; le couple dormait toujours, mais son sommeil était calme, aucun malaise n'était à craindre à leur réveil.

Il en était de même des chiens; il leur regarda les yeux, tout allait pour le mieux, dans moins d'une heure ils seraient sur pied et recommenceraient leur garde *vigilante* comme si rien ne s'était passé.

Avec la même légèreté, Holmer repassa le mur, la route était aussi déserte qu'au moment de son arrivée et d'un bon pas, il regagna son home discret où il s'étendit entre les draps avec la satisfaction du devoir accompli.

Un mot prévenait la vieille Kate de le réveiller à onze heures trente et même de le secouer s'il était trop réfractaire au réveil.

La femme de confiance n'eut pas à intervenir. A l'heure dite le brave homme ouvrit les yeux, regarda l'heure, sauta à bas de son lit et se rua sous la douche.

Son déjeuner fut vivement escamoté et à deux heures de l'après-midi il avait une entrevue avec le directeur de la police, auquel il ne disait cependant rien du tout. Habitué à cette façon de faire et sachant que son subordonné ne s'embarquait jamais à la légère, le chef ne demanda aucune explication et consentit à faire ce qu'il demandait.

Le soir on apprenait que l'inspecteur Holmer partait pour Boston, chargé d'une mission qui n'avait rien à voir avec l'affaire en cours, et les hommes de la brigade Javerson, qui avaient épousé les sentiments de leur chef pour son collègue respirèrent; ils pourraient mieux exécuter les ordres reçus.

En réalité ce n'était pas à Boston qu'allait Holmer, mais à New-York.

IX

Douglas Manby avait trouvé une diversion au danger qui le menaçait et peut-être allait-il avoir le moyen de solutionner au mieux sa fuite en allant se cacher au fond d'un ranch quelconque de l'Arizona ou du Texas.

A Phénix il était monté de préférence dans un compartiment occupé par des cow-boys, cherchant dans leur robuste gaieté à oublier ses tracas, et au moins il savait que ceux-là n'étaient pas de la police.

Naturellement ils avaient commencé par blaguer le nouveau venu mais celui-ci ayant très bien pris la chose se prêtant même à leurs plaisanteries, ils n'avaient pas tardé à le traiter en camarade, si bien qu'arrivé à Denver il était mélangé à la bande joyeuse.

L'adresse donnée par son camarade de Phénix était également celle d'un hôtel fournisseur de ranchs et Manby s'y était retrouvé avec quelques compagnons de voyage qui l'avaient entraîné dans leur folle gaieté.

Douglas Manby était né à Baltimore, Etat de Maryland, d'un père américain et d'une mère française; le père n'avait pas tardé à aller chercher fortune en Californie, mais la mère avait refusé à le suivre, préférant vivre de son emploi d'interprète dans un grand hôtel que de courir la chance des placers.

Douglas avait quinze ans quand sa mère était morte, son père venu à Baltimore pour la circonstance l'avait laissé au collège rêvant pour lui d'une haute situation et ne le laissant jamais manquer d'argent, grâce à sa situation dans la mine Goldenberg.

A vingt et un ans le fils était venu rejoindre son père apportant ses diplômes et des idées ambitieuses qui amusaient beaucoup le mineur. Sachant pouvoir compter sur l'argent dont il aurait besoin, Douglas s'était mis à la recherche d'une affaire.

Il en étudiait une depuis plus d'un an, quand son père était mort subitement et on a vu quels avatars avait rencontré le jeune homme réclamant l'héritage paternel.

Ne paraissant pas vouloir se laisser faire, sa disparition avait été jugée nécessaire, et pour qu'aucune entrave ne vint empêcher la possession entière de la mine, Goldenberg avait été assassiné et le fils Manby accusé de ce crime devait mourir sur la chaise électrique.

Rockfer avait mené cela de main de maître, mais l'intervention du détective Holmer avait culbuté le char qui marchait si bien.

Douglas Manby n'avait jamais vu un *rodéo*, il avait l'occasion d'en voir un il ne le manquerait pas. Quoique ne connaissant rien aux chevaux et à l'élevage, il finissait par s'intéresser aux récits fantastiques des cow-boys, véritables *Marseillais* de l'ouest américain.

Sa première jeunesse passée dans les jupons d'une mère française et tant soit peu romantique, les années passées ensuite dans l'étude ne le prédisposait pas aux jeux bruyants et brutaux des gardeurs de vaches; mais il voulait essayer de s'y faire.

Le patron de l'hôtel après avoir lu la lettre de son ami de Phénix, avait fortement déconseillé à Manby de se cacher dans les canons du Colorado, où il serait très facilement pris. Celui-là était également d'avis de fuir la police et disait qu'un mauvais alibi valait mieux que toutes les consciences pures.

Le seul refuge à son avis était le Mexique où l'extradition avait moins grande valeur; seulement il déconseillait de s'embarquer à Galveston, la police du port y était plus rigoureuse que dans n'importe quel autre port à cause de la prohibition et des crimes qu'elle faisait commettre.

Mieux valait s'embarquer dans un tout petit port de pêche à une dizaine de kilomètres de Brézoria : des amis à lui, contrebandiers d'alcool se feraient un jeu de le mener dans un petit port du Mexique où il n'aurait rien à craindre de la police, même s'il était coupable.

L'offre était tentante; pourtant le fugitif ne se jeta pas dessus avec empressement, il pensait à la vie du ranch qui lui semblait pleine de diversité; il n'y connaissait rien mais il était sportif, comme tout Américain qui se respecte et il se mettrait bien vite à la hauteur des autres.

Dès le premier jour un brave garçon, nommé Ted

lui avait promis une place dans son équipe et c'est parmi ses futurs camarades qu'il avait assisté aux premières phases du *rodéo*.

Caché dans une tribune Javerson avait vu passer, formidablement encadré, l'assassin qu'il poursuivait et s'était mis aussitôt à rechercher une combinaison pour s'emparer de lui sans trop de rixes avant qu'il ait pu disparaître avec ses nouveaux amis.

En pareille occurrence sa capture serait peut-être facile en mettant le propriétaire du ranch en devoir de livrer à la justice un assassin notoire, mais encore pour cela fallait-il que Manby parte dans un ranch et Javerson ne croyait pas qu'il s'y déciderait.

Les événements devaient lui donner raison; dès le premier soir du *rodéo* une violente discussion éclata entre les cow-boys de Ted et ceux d'un autre ranch; des camarades prirent naturellement fait et cause pour l'un et l'autre et au bout de quelques minutes deux cents hommes se livraient une bataille rangée à coups de revolver, au milieu des injures les plus grossières, sans que la police osât s'approcher.

Résultat, trois ou quatre morts, de nombreux blessés et des menaces de sanctions sévères de la direction du *rodéo*. Manby s'était bien gardé de se mêler à la bataille et son spectacle devait agir fortement sur sa décision; décidément, il n'avait rien de ce qu'il fallait pour faire un cow-boy.

Aussi dès le lendemain matin il prenait congé des nouveaux camarades et, muni de la recommandation de l'hôtelier, reprenait le train direction de la côte; mais une fois encore il était suivi, les pisteurs de Javerson étaient vraiment de premier ordre.

L'entente était parfaite entre les amis désireux de s'occuper de son sauvetage, tous avaient plus ou moins à craindre de la police pour des pécadilles plus ou moins graves, et c'était un plaisir pour eux de contribuer à rouler l'ennemi commun.

Le bootlegger de Brezoria fit un accueil charmant à Manby et déplora que le garçon ne fût pas arrivé deux jours plus tôt pour profiter du départ de son bateau allant chercher un chargement de l'autre côté du golfe; il lui faudrait maintenant attendre une quinzaine au moins.

C'était bien la catastrophe pour le pauvre diable;

pendant cette période, Javerson avait le temps de retrouver sa trace et de lui mettre la main au collet, se chargeant encore d'aggraver son cas par cette fuite devant la police.

Voyant son désespoir et comprenant le danger existant pour le garçon, le propriétaire des bateaux lui proposa une combinaison; un de ses petits bateaux à moteur partait le lendemain soir conduire un petit chargement de whisky et de champagne en Louisiane. Manby embarquerait surtout pour éviter de rester à terre et une fois le chargement livré on le conduirait au Mexique. Là, le pourvoyeur d'alcool trouverait bien le moyen de lui trouver une résidence tranquille où il n'aurait qu'à se laisser vivre puisqu'il en avait les moyens.

Le désespéré accepta avec enthousiasme, quitter la terre était croyait-il être à l'abri; il ignorait que Javerson était également dans le petit port, abouché avec la police de la prohibition et se préparait à remporter une nouvelle victoire qu'il espérait bien pousser jusqu'au bout.

Il ignorait, et le bootlegger également, qu'un homme de la bande était acheté par la police de la prohibition et que celle-ci était au courant de cette mission en Louisiane à laquelle prendrait part un homme à débarquer ensuite au Mexique.

L'embarquement se fit le plus tranquillement possible et ce fut seulement à une bonne distance de la côte que la vedette de la police prit en chasse le petit bateau, incapable de tenir devant une telle poursuite.

— Tonnerre! Nous avons été vendus! s'écria le bootlegger, nous n'y coupons pas cette fois-ci et ils sont au complet à bord de leur lévrier; ils ont même du renfort.

Ces mots éclairèrent immédiatement Douglas Manby. C'était sans doute à lui qu'on en voulait. Le personnage suspect qu'il avait vu rôder dans la matinée était sans doute un policier qui avait mis sur pied la police de la prohibition.

Le trafiquant d'alcool avait observé les poursuivants avec des jumelles, le temps était assez clair et il avait pu nommer quelques agents connus de lui, disant qu'il y en avait quatre qu'il ne connaissait pas. Manby lui arracha presque les jumelles et regarda à son tour.

Un juron lui échappa. Il ne pouvait se tromper. Javerson était à bord, il connaissait trop la silhouette de brute pour se forger la moindre illusion et le détective maudit devait être accompagné de quelques-uns de ses agents, véritables chiens féroces.

Aucun doute n'était possible. C'était à lui qu'on en voulait, à lui seul, et les braves gens qui voulaient l'aider allaient payer cher leur camaraderie, d'abord saisie de la marchandise, amende très forte sans compter la prison et tout cela pour lui.

Sa décision fut vite prise. Il était un nageur extraordinaire, capable de toutes les performances, même les plus dures; le plateau se trouvait à peine à quatre milles de la côte, un rien pour lui. Il allait se jeter à l'eau et certainement le bateau ne s'occuperait plus que de sa capture, permettant ainsi à ses amis de fuir avec leur contrebande.

Le bateau policier les gagnait de vitesse s'ingéniant surtout à leur barrer la route de façon à empêcher la sortie des eaux américaines; en quelques mots Manby expliqua au bootlegger ce qu'il avait l'intention de faire et l'autre protesta de toutes ses forces, ils risqueraient la fuite ensemble ou ils seraient pris ensemble.

Véritable folie qui ne servirait à rien, le vaillant garçon serra la main des camarades et s'arrangeant de façon à être vu du bateau policier il sauta à l'eau, provoquant des jurons chez les poursuivants.

La police de la prohibition ne se moquait pas mal de l'homme, maintenant à l'eau, et ne voyait que les contrebandiers; il n'en était pas de même de Javerson, la contrebande lui importait peu il ne voulait que l'homme poursuivi jusque-là.

En somme la vedette de police avait été mise à sa disposition d'après le mandat d'arrêt qu'il avait fourni, ce mandat concernait tous les Etats d'Amérique du Nord et enjoignait à toutes les polices de prêter main-forte à celui qui le produirait.

D'un autre côté il était pénible pour les agents de la prohibition de manquer une capture toute faite. Javerson trancha la difficulté en se jetant à l'eau avec un de ses hommes; de cette façon les camarades seraient obligés de rester et de ne pas les abandonner ainsi.

Javerson et son agent étaient tous les deux d'excel-

lents nageurs mais ils ne pouvaient lutter avec Manby, dont l'unique intention de permettre aux bootleggers de filer, allait donner du fil à retordre à ceux qui croyaient avoir facilement raison de lui.

Certainement sans le concours de la vedette, Manby aurait pu échapper à son ennemi, il ne l'essaya même pas; à quoi bon essayer d'échapper à la fatalité puisqu'elle était acharnée contre lui. Il savait qu'il serait pris; il n'avait qu'une idée, sauver les autres.

Quand il fut convaincu qu'ils étaient hors d'atteinte, il se laissa approcher et se hissa à bord disant au brigadier de la prohibition :

— Chef, c'est à vous que je me rends. M. Javerson ne m'aurait jamais eu et il m'était facile de le forcer à boire le coup final, je me mets sous votre protection n'ayant pas confiance en ceux qui me poursuivent.

Le rival d'Holmer était trop satisfait de sa réussite pour discuter avec son collègue et celui-ci ne manqua pas de faire valoir les paroles du prisonnier. Il avait ainsi une excuse à la capture d'alcool manquée et l'arrestation lui vaudrait peut-être des félicitations.

Javerson et son acolyte en avaient assez de leur bain prolongé; ils auraient été bien incapables de rendre leur capture effective; tranquilles sur le sort réservé au prisonnier ils se laissèrent conduire à leur hôtel et gagnèrent leur chambre.

Mais il y avait également d'autres hommes de Javerson. Ce dernier avait procédé à une véritable mobilisation pour sa poursuite; Manby ne pouvait donc pas espérer s'échapper. On doit dire qu'il n'en avait nullement l'intention, il acceptait son sort sans avoir le moindre espoir en l'avenir.

Au commissaire de Brezoria qui l'interrogea au moment de l'enfermer en prison jusqu'à son départ, il déclara qu'il était innocent du crime dont Javerson l'accusait; il consentit également à donner les renseignements indispensables sur son état civil et déclara ensuite qu'il ne parlerait plus qu'en présence des magistrats et surtout d'un avocat.

Rien n'y fit, ni les menaces de Javerson, ni les tentatives d'interrogatoire forcé pratiqué par des policiers en état de folie furieuse, tapant sans pitié, pratiquant la torture avec art; Manby supporta tout, mais n'ouvrit plus la bouche.

Javerson revint à San-Francisco avec un prisonnier toujours muet et pour satisfaire un peu sa rage obtint immédiatement l'arrestation de Mary Lancia, la petite chanteuse de la « Marine » inculpée de complicité dans l'assassinat de Rockfer.

Dans sa psychologie de brute inintelligente il espérait ainsi obliger Manby à des aveux.

X

Holmer était revenu de New-York, mais rien ne permettait de deviner chez cet homme s'il était satisfait ou déçu, son masque était toujours le même, son attitude ne variait pas et ses paroles toujours rares ne laissaient passer aucun sentiment.

A son chef qui, naturellement l'interrogeait à son retour et lui demandait s'il était content de son voyage, il s'était contenté de répondre :

— Ne m'interrogez pas, chef, je ne puis rien vous dire, faites-moi confiance encore quelque temps.

Et il avait recommencé sa vie calme, ne paraissant s'occuper de rien, voulant surtout ignorer ce que faisaient les autres, dédaignant même l'affaire Rockfer, au grand contentement de l'équipe Javerson.

L'arrestation de son ancien protégé, son mutisme entêté, sa résistance aux aveux forcés le laissaient froid, il s'était contenté de dire à l'arrestation de la chanteuse :

— Javerson va tout de même un peu fort, il ne voit donc pas que l'opinion publique est contre lui.

Et cela était vrai, les journaux de Californie d'abord, de l'Amérique ensuite, s'étaient emparés de cette affaire et naturellement prenaient position pour ou contre.

Les uns considéraient Manby comme un héros national et demandaient sa liberté même s'il avait commis le crime reproché, justes représailles d'une condamnation injuste; les autres le traitant de sinistre canaille ayant su mettre à profit les circonstances. Ce qu'il avait fait tout autre l'aurait fait; on ne pouvait

tolérer qu'un crime vint payer une humanité inconcevable ayant gracié un assassin-né.

Holmer passait ses journées à prendre connaissance des journaux, s'amusant fort à lire les divagations de la presse acharnée à demander justice; il ne sortait presque plus, comme si son voyage à New-York avait cassé un ressort chez lui, annihilant toute espèce de réaction et d'activité.

Il n'était pourtant resté que trois jours dans l'immense ville, mais il y avait fait un travail excellent en compagnie de son vieil ami Grossmith, directeur de la police secrète, un des rouages les plus formidables de la mécanique judiciaire.

Les deux hommes avaient débuté ensemble, avaient été mêlés à des affaires passionnantes, s'étaient sauvés mutuellement la vie un nombre incalculable de fois et étaient encore prêts à se dévouer l'un pour l'autre.

Le sort les avait séparés; pendant qu'Holmer était arrêté dans son ascension par l'inimitié et la rancune d'un puissant, Grossmith réussissant quelques affaires sensationnelles, dont une touchait à la sûreté de l'Etat, était parvenu au sommet de sa carrière, alors qu'il atteignait à peine la cinquantaine.

Malgré cet avancement rapide, il était resté pour Holmer le vieux camarade des jours difficiles passés ensemble, l'ami sur lequel il est permis de compter et l'inspecteur s'était souvenu de cela pour venir solliciter son aide dans cette affaire qui lui tenait tant au cœur.

Grossmith était un petit bonhomme rond, jovial, doué de l'humeur la plus charmante, mais également d'un courage de lion. Il avait l'habitude de traiter ses amis de tous les qualificatifs lui passant par la tête, mais cela était fait avec tant de gaieté et seulement à ceux qu'il aimait, qu'on ne s'en formalisait pas, heureux même d'avoir mérité une telle familiarité.

Quand Holmer s'était présenté à son bureau à New-York, Grossmith s'était précipité vers lui les mains tendues, s'écriant avec une joie sincère :

— Hello! vieille patate, Dieu me damne si je pensais à vous! Quelle catastrophe vous a donc fait quitter le beau soleil de Frisco, pour le ciel brumeux de New-York?

— Le plaisir de vous voir d'abord, avait répondu Holmer, en rendant l'étreinte des mains, le besoin de vous demander votre précieux concours pour une affaire des plus compliquées.

— Il vous est acquis sans restrictions, tout comme la vie de l'ami si vous en avez besoin. J'espère que vous ne m'avez pas fait l'affront d'aller à l'hôtel et que vous accepterez mon hospitalité pour tout le temps de votre séjour.

— Même si je restais des mois?

— Surtout si vous restez des mois; hélas! vous êtes comme moi, le métier vous tient au cœur et il ne saurait être question de prendre un repos dont nous aurions pourtant besoin l'un et l'autre. Je ne vous posséderai pas longtemps, j'en ai bien peur.

— Que voulez-vous, Dieu a oublié de nous donner des rentes. Je suis venu me documenter un peu sur un certain James Brooks...

— L'avoué?

— Lui-même. J'ai besoin de connaître son genre de vie, sa fortune, sa mentalité, ses fréquentations...

— Enfin le pédigrée complet? Vous allez avoir une première satisfaction, grâce au système secret que j'ai inauguré dès ma nomination de chef de la police secrète et qui donne déjà des résultats inattendus.

Et Grossmith expliqua à son ami ce qu'il appelait son service d'éclaireurs.

Etant donné, et les faits le prouvaient journellement, qu'il y a autant de crapules dans les hautes classes que dans la pègre, qu'à chaque instant des scandales retentissants viennent ébranler l'édifice social, le policier avait eu l'idée de munir chaque citoyen d'un dossier secret, tenu le plus rigoureusement possible à jour et dans lequel en cas d'avatars on pouvait puiser utilement.

Il avait commencé par les députés, sénateurs, suivant avec les docteurs, les avoués, les avocats, les notaires, continuant par l'industrie, le commerce, pour arriver au simple circur de bottes.

Un énorme bureau attenant au sien avait des allures de bibliothèque. Il y conduisit Holmer et lui dit avec orgueil en lui montrant les dossiers:

— Vous avez ici tout New-York, Washington et quelques grandes villes sans compter quelques milliers

de brasseurs d'affaires ambulants. Cette anthropométrie dont je suis l'inventeur permet d'avoir sur-le-champ des renseignements détaillés sur n'importe quelle personne. Vous allez voir comme c'est simple : Nous voulons un avoué de New-York, il s'appelle James Brooks, voilà les avoués, voilà Brooks... numéro 1716... Le dossier est devant vous.

Holmer était sobre de compliments, malgré cela il ne put s'empêcher de féliciter son ami pour son amélioration étonnante du système de documentation et il se plongea dans la lecture des renseignements inscrits au dossier et rédigés d'une façon très intelligente.

En quelques mots il sut que James Brooks, quoique pas très fortuné, menait une vie des plus fastueuses, peut-être nécessaire à sa clientèle; il était coustu de dettes et puisait son crédit dans sa parenté avec le milliardaire Rockfer. Cette parenté lui servait auprès des créanciers, des prêteurs d'argent, mais il avait soin de le cacher à ses clients à cause de quelques frasques du vieux.

Et les notes particulières disaient que l'avoué était possédé par le démon du jeu qui avait englouti quelques immeubles dont il était le propriétaire et une note récente ajoutait que les créanciers de l'avoué finissaient par devenir menaçants.

Comme famille : une femme et deux filles pourries d'orgueil, dures aux malheureux et mauvaises langues, l'aînée des filles était en instance de mariage et attendait pour réaliser ce projet une passe de veine de son père.

Pendant qu'Holmer lisait, le chef de la police secrète continuait son travail dans la pièce voisine. Il vint enfin trouver son visiteur et lui dit gaiement :

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez et ce cher James Brooks serait-il promis à votre poigne implacable, ce serait dommage car il passe pour un brave homme.

— Vous avez dit vous-même tout à l'heure que bien souvent les crapules se cachaient derrière les braves gens, seriez-vous étonné qu'il en soit ainsi de ce M. Brooks?

— Pas du tout! Il faut s'attendre à tout dans la vie.

— Qui a rédigé ces notes sur Brooks, elle sont parfaites, mais un peu courtes pour moi.

— Elles sont signées Blofson, c'est un vieil agent de la bonne école, sérieux et honnête, vous pouvez le voir si vous voulez, nous le trouverons à la salle d'attente en bas où il doit livrer une lutte homérique au bilboquet. C'est la passion actuelle de mes agents et j'organise des championnats.

— J'aimerais mieux le voir dans votre bureau si la chose était possible.

— On ne peut plus facile, il sera ici dans moins de cinq minutes.

Le chef de police appuya sur un des nombreux boutons du clavier électrique, communiqua par téléphone au service intéressé et, comme il l'avait dit, moins de cinq minutes après, l'agent Blofson se présentait.

Correct, froid, réservé, l'agent n'avait aucunement l'aspect des détectives américains popularisés par le cinéma genre Javerson, celui-ci donnait plutôt l'impression d'un employé de bureau méticuleux, acharné chaque jour à la même besogne.

Grossmith fit les présentations et Holmer lui posa immédiatement quelques questions auxquelles l'agent répondit aussitôt et avec une grande précision, dénotant une mémoire extraordinaire.

Il s'était, disait-il, attaché à suivre les évolutions de Brooks parce que l'avoué lui donnait l'impression d'un homme prêt à tout pour avoir la satisfaction de ses désirs. Propriétaire d'immeubles dans un quartier assez coté de New-York, il les avait hypothéqués les uns après les autres, forçant même à la vente et tout cela pour se tenir la partie dans le plus grand cercle de Broadway.

Le jeu était, paraît-il, le seul défaut de cet homme confit en dévotions, fréquentant l'église et abhorrant la vie trop décollétée menée par la jeunesse. Il affectait de ne pas voir son oncle le milliardaire Rockfer, surtout parce qu'il savait n'avoir rien à faire du vivant du propriétaire de la mine Victoria.

Il donnait comme motif de cette froideur les scandales de mœurs reprochés au richissime ancien banquier et étouffés à cause de sa situation, il était alors membre de la chambre des Représentants.

La mort du vieillard était arrivée à point pour le sauver d'une violente offensive de ses créanciers, ceux-ci avaient brusquement arrêté les poursuites en apprenant que Rockfer étant mort intestat, la moitié de son immense fortune et surtout les revenus de sa mine prodigieuse allaient revenir à leur débiteur, et le crédit avait recommencé plus large que jamais.

C'était sans doute le coup de veine attendu pour le mariage de miss Brooks, les bouchées avaient été mises doubles et l'agent Blofson annonçait que la cérémonie avait lieu le surlendemain. L'avoué avait même fait une demande à la police sollicitant l'envoi de deux détectives pour surveiller les richesses de la corbeille de mariage et les cadeaux somptueux reçus de toutes parts à cette occasion.

— N'y aurait-il pas moyen d'être un de ces détectives ? demanda brusquement Holmer à son ami Grossmith, ma satisfaction serait grande de pénétrer chez ce personnage mystérieux.

— Entendu, je peux vous promettre cela, vieille saucisse, puisque la chose dépend de mes services, vous serez avec Blofson que sa qualité d'enquêteur désigne en première main.

— J'allais vous le demander, mon cher ami, et je demanderai également au camarade Blofson de savoir si Brooks ne s'est pas absenté de New-York quelques jours avant, ou au moment du crime et combien de temps cette absence a duré.

— Rien de plus facile, monsieur, répondit l'agent, nous serons en contact constant avec les domestiques et leur tirer les vers du nez ne sera qu'un jeu.

Cette fois la satisfaction se lisait sur la figure de l'impassible Holmer, il la manifesta en donnant une claque énergique sur les épaules du froid Blofson et se laissa emmener par Grossmith qui allait l'installer chez lui.

La mémoire de Holmer était prodigieuse, il se rappelait du jeune avocat ayant défendu Manby, lors de la première comparution devant la justice. C'était un ami d'études de l'accusé inscrit seulement depuis quelques jours au barreau, et l'affaire Manby était sa première affaire.

Il avait défendu son ami avec tout son cœur et toute sa conviction dans son innocence, luttant éga-

lement contre la puissance de Rockfer dont il avait eu, par la suite, à subir la rancune haineuse et tenace. Peut-être à cause de cela il n'avait pas percé comme beaucoup de ses collègues, mais il continuait ses efforts.

Lui aussi avait conservé un excellent souvenir du détective venu à point pour l'aider dans sa tâche ardue, et sa satisfaction fut grande de le voir dans son petit bureau d'avocat travailleur.

— Mon cher maître, lui dit le policier, vous avez eu comme moi à subir la rancune d'un personnage puissant que nous avons empêché de supprimer un gêneur par l'intermédiaire de la justice. J'ai encaissé toutes les avanies sans rien dire, mais j'avais juré d'avoir ma revanche, le moment est venu, et je viens vous offrir de prendre la vôtre en même temps.

L'avocat avait poussé un soupir à l'évocation de ses déboires, mais il parut vivement intéressé à la deuxième partie de la phrase et se déclara prêt à tout.

— Nous allons nous retrouver devant une affaire absolument semblable et les adversaires en présence seront les mêmes, sauf naturellement Rockfer puisque c'est lui la victime maintenant.

— Oui, je sais, les journaux sont pleins de cet assassinat que l'on met sur le compte de ce pauvre Manby.

— Naturellement, c'est encore Javerson qui mène la danse et je dois avouer qu'il s'y prend cette fois-ci avec plus d'adresse, malgré cela j'ai des preuves palpables de l'innocence de votre ami.

— Est-il arrêté?

— Non, pas encore, mais il le sera certainement; il s'est laissé manœuvré par son ennemi comme un gamin et a commis l'insigne folie de s'enfuir donnant ainsi du corps à l'accusation. Un des hommes de Javerson, camouflé en garçon de café, l'a prévenu qu'il allait être arrêté et que les preuves s'accumulaient contre lui. Craignant une nouvelle erreur judiciaire il a préféré prendre le large et, écoutant son conseiller, va tomber dans le traquenard tendu par Javerson et compagnie.

— Puisque vous avez des preuves palpables de son innocence, il vous sera facile de le sauver.

— Ce serait donner aux vrais coupables le temps

de réduire à rien tous mes efforts, leur situation leur permet beaucoup de choses et puis j'ai besoin d'une revanche éclatante et pour cela j'ai décidé d'attendre le jour du jugement; ce jour-là je leur montrerai que Rockfer, aidé d'un complice, était l'assassin de Goldenberg et que l'assassin de Rockfer était un homme que je démasquerai en pleine audience avec le même complice que pour l'autre victime.

— Certes ce serait une revanche éclatante, malheureusement vous n'avez pas besoin de moi.

— Au contraire ce doit être à vous à prononcer les premières paroles d'accusation en réclamant ma déposition que l'on tentera certainement d'étouffer. Ensuite il faut un défenseur à Manby et vous devez remplir cet office pour pouvoir réclamer mon audition et vous servirez de truchement entre lui et moi. Nous devons nous voir en secret, car les adversaires ouvriront l'œil, acceptez-vous, maître?

L'avocat tendit les deux mains au policier, l'accord était fait, la revanche était en marche.

XI

James Brooks habitait un magnifique hôtel particulier de la cinquième avenue dont une partie du rez-de-chaussée était réservée à son cabinet d'avoué, détail qui en faisait l'avoué à la mode, recherché par tous les gens chics.

Les renseignements inscrits par Blofson à son dossier secret étaient rigoureusement exacts, Brooks n'avait plus un seul immeuble, son hôtel particulier était même hypothéqué au-dessus de sa valeur.

Si les pertes au jeu avaient été pour la plus grande part la cause de cette ruine, les folles dépenses de Mrs Brooks et de ses filles l'avaient aidée. Ces dames ne rêvaient que fêtes, réceptions voulant éclipser tout le monde et jetant littéralement l'argent par les fenêtres.

M. Brooks ne pouvait faire aucune observation aux dépensières, il se voyait répondre aussitôt qu'elles ne s'occupaient pas de son jeu et que par conséquent

il n'avait qu'à faire de même, ne pas s'occuper de leurs dépenses.

Avec de pareils arguments il est difficile de s'en sortir, quoique gagnant beaucoup d'argent avec son étude, et possédant une très belle fortune personnelle il était arrivé à voir les créanciers se dresser contre lui, menaçant de l'exécuter.

Fils d'une sœur de Rockfer, il faisait figure d'héritier du milliardaire; on savait en effet que le vieux ne voulait pas faire de testament en prétendant que cela portait malheur.

Le crédit d'abord très large pour cet héritier, s'était petit à petit restreint par les demandes continuelles et exagérées, pour se fermer complètement devant la résistance du propriétaire de la mine Victoria qui semblait bâti pour vivre de nombreuses années.

L'assassinat avait changé la face des choses, James Brooks devenait du coup un personnage considérable et ceux qui le poursuivaient avaient regretté leur précipitation et, pour essayer de racheter ce qu'ils jugeaient maintenant la plus grande des bêtises, s'empressaient à nouveau d'ouvrir leurs bourses ou leurs magasins.

Marjorie, la fille aînée de Brooks, jolie fille, mais infernale chipie était fiancée depuis un an à un comte italien, type du coureur de dot, désirant troquer son blason contre la forte somme. A un homme comme celui-là, une fille comme Marjorie n'avait pas caché les avatars par lesquels ils devaient passer pour continuer à tenir leur figure de gens très riches.

En même temps il apprenait l'existence de l'oncle Rockfer et des formidables espérances qui en découlaient, patient et retors le signor Luigi de Belcasa attendait comme les autres la mort du milliardaire priant peut-être la madone de lui envoyer un coup de sang ou une bonne épidémie.

Il n'avait d'ailleurs qu'à se laisser vivre, considéré chez les Brooks comme le fiancé de Marjorie, il y était à toute heure du jour et profitait de leur vie folle, y trouvant même, disait-on, son argent de poche.

Rien d'étonnant donc que le mariage eut lieu dès la nouvelle de l'assassinat de Rockfer. Aux yeux du monde James Brooks ayant rompu avec son oncle n'avait pas à se préoccuper du deuil et on trouvait

même très bien qu'il répondit à cette mort par le mariage de sa fille.

Le mariage avait lieu dix jours après la découverte du crime et promettait d'être le great événement du moment par la somptuosité que les nouveaux crédits, maintenant illimités, allaient permettre.

Pendant quelques semaines une certaine restriction s'était imposée, il s'agissait de rattraper tout cela, la corbeille digne d'une princesse du sang avait été choisie depuis longtemps, mais était restée en magasin, le crédit étant très malade. La mort du milliardaire avait donné à ce malade une vitalité nouvelle et la corbeille s'était augmentée de nouvelles richesses livrées cette fois sans la moindre hésitation.

Les cadeaux magnifiques avaient également afflués, la prodigalité des Brooks était connue, cet héritage allait permettre de nouvelles folies, des fêtes admirables, qu'il ne fallait pas manquer d'où le désir de se faire remarquer, parmi les amis généreux et la nouvelle du mariage avait été la lutte aux cadeaux; le monde est ainsi fait.

L'Amérique, pays neuf, offrant le spectacle de colossales fortunes rapidement édifiées est aussi le royaume du bluff à outrance, le moindre fait prend des proportions énormes si bien qu'elles deviennent gigantesques, quand le fait est d'importance.

Les mariages entre étrangers titrés et richissimes Yankees sont assez fréquents et chaque fois existe le même appareil de munificences, de la part non seulement de la famille mais aussi des amis, si bien que l'exposition de ces richesses nécessite la présence de détectives.

Certains font appel à des détectives privés, mais en cas de vol doivent envisager le procès à leurs frais; il est donc beaucoup plus simple de réclamer l'assistance de la police officielle qui ne refuse jamais le concours de ses limiers.

Blofson et Holmer se présentèrent donc à l'hôtel Brooks le surlendemain, soirée du mariage, le maire et le pasteur devant officier dans la splendide demeure, la simplicité du mariage protestant se prête à ce manque de décorum impossible dans la religion catholique.

Malgré cela on pouvait compter sur le faste des

Brooks pour donner aux simples cérémonies le plus d'ampleur possible. L'hôtel avait été livré aux ouvriers avec des ordres sévères; un tour de force leur avait permis de finir à temps et le dernier apprenti avait quitté les lieux quand les policiers se présentèrent.

Holmer avait cru bon de changer sa physionomie; sa présence à New-York ne devait pas être connue et il craignait que James Brooks ayant pu le voir dans le premier procès Manby, réussit à l'identifier.

Un grand as n'a pas besoin d'un maquillage savant et une simple moustache postiche avait fait du détective Holmer un tout autre homme.

Ses yeux avaient par exemple perdu leur acuité et leur mobilité surprenante pour devenir atones, recouverts de lourdes paupières et l'on pouvait s'étonner de la raucité de sa voix habituellement si claire, partant comme un coup de clairon.

Ce fut le secrétaire de James Brooks qui reçut les policiers et qui les conduisit dans le salon où allaient être exposés les cadeaux, une femme de confiance, sœur de lait de Mrs Brooks était chargée de les installer et de les mettre en valeur avec l'aide de sa fille.

Tous les autres domestiques étaient sur les dents, les uns occupés à la salle à manger, les autres à droite et à gauche, les femmes de chambre gardées près des dames avec les couturières.

Le secrétaire de l'avoué, s'il avait la confiance du patron ne paraissait pas avoir grande estime pour celui-ci; besogneux, travaillant comme un nègre pour le succès d'un autre, sans doute peu généreux, il amassait de la rancœur et Holmer se réserva de l'interroger si possible au cours de la soirée.

L'exposition des cadeaux et de la corbeille révéla des merveilles et la présence des deux policiers fut parfaitement comprise; un vol est si vite commis! Il fut alors permis à Holmer d'observer James Brooks, c'était un homme bâti en hercule portant avec fatigue la cinquantaine proche.

Un pli amer creusait les commissures de ses lèvres et l'affaissement des bajoues dénotait que de graves problèmes devaient fréquemment s'agiter pour cet homme. Il vint recommander aux policiers de ne pas

se laisser distraire et sa voix était sourde, comme voilée.

Les deux détectives mangèrent à tour de rôle et Blofson pendant qu'il dînait sut adroitement interroger le domestique qui le servait et qui semblait en avoir plein le dos de la maison, et comme il savait faire plaisir à l'ami de son chef, le policier opéra en conscience.

Il rapporta donc à Holmer ce qu'il avait découvert et celui-ci apprit ainsi que James Brooks s'était absenté pendant plusieurs jours la quinzaine précédente, appelé dans l'ouest par un très gros procès avec lequel il devait gagner gros.

L'oncle était mort pendant ce temps, heureusement, car les saisies allaient être mises à l'hôtel particulier et la vente devait suivre presque immédiatement. Le domestique avait même précisé la date du départ et du retour de son maître et Holmer ne put s'empêcher d'un tressaillement : l'assassinat de Rockfer avait eu lieu pendant cette absence.

Quand il s'agissait de son métier Holmer avait toutes les audaces : laissant Blofson à la garde des trésors il se glissa dans le bureau de l'avoué, situé immédiatement après le salon d'exposition. Il espérait ne pas être surpris, le repas battait son plein et même le secrétaire y assistait.

Holmer ne voulait pas s'y attarder non plus, un simple coup d'œil sur le secret des tiroirs lui suffisait et il tenait en main un rossignol perfectionné capable de donner de la voix aux tiroirs les plus muets.

Pour plus de précautions il ferma les verrous intérieurs, non qu'il craignît d'être surpris dans cette occupation : si la chose arrivait il en serait quitte pour formuler ce qu'il avait dans la tête, dut-il être blâmé par ses chefs. Mais il voulait garder toutes les chances d'agir au moment déterminé par lui.

Le dieu des détectives était sans doute avec lui car il put rester une demi-heure tranquille et trouver des choses vraiment intéressantes, entre autres une correspondance édifiante avec le complice de San-Francisco, l'appareil photographique dont il s'était muni enregistra des preuves troublantes.

La chance continuant à lui sourire il put avoir une

conversation avec le secrétaire lui confirmant les renseignements fournis par le domestique à Blofson; mais pour le secrétaire l'histoire du procès était probablement une blague, il devait s'agir d'une tournée de jeu comme James Brooks en faisait quelquefois.

A son secrétaire il avait dit partir pour Boisé-City dans l'Idaho, mais celui-ci n'était pas dupe, il n'avait eu aucun procès à préparer et il croyait fermement à la frasque du jeu, vice arrivé au paroxysme chez James Brooks. Malgré sa rancœur contre un patron difficile et ingrat le secrétaire n'allait pas jusqu'à supposer l'assassinat, une honnêteté native l'empêchait de penser à une chose si horrible.

Et il disait même à ce propos avec une sourde colère :

— Maintenant, il hérite de celui qu'il vouait aux gémonies pour sa conduite de vieux noceur; pas une larme, pas un regret pour la victime, au contraire, une noce, une fête à tout casser, c'est tout juste si tout à l'heure on n'a pas porté un toast à celui qui est tombé sous les coups d'un bandit, au moment où son argent devenait indispensable. Si Brooks savait reconnaître les bienfaits il paierait à l'assassin de son oncle le meilleur avocat du monde, il lui doit bien cela.

Holmer n'insista pas, il en savait assez, avec patience il attendit que l'exposition des cadeaux fut terminée et rentra chez son ami Grossmith, gai comme un pinson.

Dès le lendemain matin il repartait vers l'Ouest; son voyage n'avait pas été inutile.

XII

Holmer était rentré à San-Francisco la veille du retour de Javerson amenant son prisonnier. Naturellement ce dernier avait été mis au courant par ses hommes du voyage de son rival et cela l'avait un peu inquiété; mais le chef lui-même avait parlé de la corvée de Boston contre laquelle le vieux détective protestait toujours,

C'est alors qu'avait commencé l'interrogatoire de Manby auquel Holmer refusait d'assister sous le prétexte qu'il était contre ces interrogatoires forcés, mais comme le chef était présent, la brute acharnée à l'accusation n'osait aller trop loin comme tortionnaire.

Enfin l'avocat s'était présenté et admis auprès de son client, avait pu lui glisser qu'il venait, envoyé par Holmer, et que celui-ci lui recommandait formellement de rester muet afin de presser le jugement, chose qui arrive toujours en pareil cas.

L'avocat ne pouvait en dire davantage. Manby n'était pas un prisonnier ordinaire, Javerson prenait ses précautions et faisait surveiller ses conversations avec son avocat.

Pourtant le peu de choses dites par l'avocat avait suffi pour donner au malheureux garçon un courage surhumain, alors que terrassé par la fatalité il était sur le point de s'abandonner au cours des événements.

Pareil découragement se rencontre parfois chez des innocents laissés à la brutalité de certains policiers, incapables de supporter les coups, les supplices de la faim, de la soif, les fatigues des interrogatoires durant parfois vingt heures; ils finissent par ne plus réagir et par ne plus protester de leur innocence.

La nouvelle qu'Holmer n'était pas contre lui et tenterait quelque chose pour lui, avait donné à Manby le coup de fouet nécessaire; il était prêt à se laisser couper en morceaux plutôt que de parler, et Javerson entraînait alors dans des rages folles qu'il passait sur ses sous-ordres.

Plus moyen d'user du système des aveux spontanés, l'avocat était là, menaçant d'ameuter ceux qui se souvenaient encore que Manby avant d'être un accusé avait été le sauveur de plusieurs centaines de personnes. Certainement l'intervention de hauts personnages se produirait et Javerson craignait de se voir retirer son prisonnier.

Si Manby avait voulu, la chose aurait été déjà faite; il avait un alibi capable de réduire à néant les preuves les plus accablantes, forgées par ceux qui s'acharnaient à voir en lui l'assassin de Rockfer.

Le rapport du médecin légiste était formel sur l'heure et le jour du crime; or, à ce moment le jeune homme était l'hôte d'un sénateur de la Louisiane fai-

sant partie des personnes sauvées et qui avait bien voulu intervenir pour lui permettre de toucher une partie de son héritage.

Imbu de l'importance que les journaux voulaient bien lui donner dans leurs articles, renchérissant sur les faits et gestes du grand détective, Javerson croyait diriger l'affaire de main de maître, à la grande satisfaction de Holmer qui voyait sa machination prendre tournure.

La totalité du rapport du médecin légiste n'avait pas été publiée, mais seulement ce qui pouvait être préjudiciable à l'assassin et naturellement l'heure et le jour, n'avaient pas été mentionnés, cela n'intéressait pas le public et puis à quoi bon, l'assassin présumé n'essayait même pas de donner un alibi.

C'est Holmer qui apprit au sénateur de la Louisiane l'alibi que Manby avait murmuré à son avocat en lui demandant de ne pas importuner le haut personnage. Celui-ci se déclara prêt à faire le voyage pour crier cet alibi; Manby avait passé quarante-huit heures chez lui et de nombreuses personnes pouvaient le certifier.

Le détective demanda au sénateur de ne pas bouger avant son appel; il s'agissait cette fois de mettre entre les mains de la justice des coupables d'importance et pour cela un coup de théâtre était indispensable.

Cependant tous ces atouts ne suffisaient pas encore à Holmer; il voulait qu'aucun doute ne fut possible, il était donc indispensable de retrouver les complices aux pieds nus et pour cela des recherches dans le quartier chinois étaient nécessaires.

Il retardait pourtant chaque jour son incursion chez les Célestes, ne voulant pas donner de soupçons à l'adversaire par un zèle intempestif. Javerson, en effet, avait réussi plusieurs affaires dans ce monde mystérieux et depuis on les lui réservait toutes.

La moindre démarche de Holmer pouvait lui donner l'éveil et son esprit infernal trouverait de nouvelles trahisures pour couler plus profondément Manby; il n'en était pas à quelques faux témoignages près et cela suffit souvent pour influencer les braves gens formant le jury.

Le chef de la police s'étonnait bien parfois de cette haine lançant le policier, tel un chien enragé, sur Manby, il s'était même permis d'interroger son inspec-

teur et celui-ci avait répondu avec une voix qui semblait prendre toute son âme :

— Je n'ai aucune haine contre l'homme proprement dit, mais j'ai à venger deux choses pour lesquelles je suis prêt à sacrifier ma vie; la première, mon honneur et mon orgueil de policier; la seconde, l'assassinat d'un brave homme qui a payé de sa vie sa confiance en la justice.

Et comme le chef s'étonnait, il avait expliqué :

— Manby a bénéficié une première fois du double apporté dans l'esprit des jurés par les déclarations folles d'un de mes collègues jaloux d'avoir été dépossédé de cette enquête. Le criminel a donné raison à mes conclusions en assassinant odieusement l'honnête homme qui envers et contre tous réclamait sa tête, il a accompli la menace jetée en plein tribunal et j'appelle cela un défi. Que m'importe la conduite soi-disant héroïque du criminel, cent autres l'auraient fait comme lui et je ne me laisse pas influencer par ceux qui l'appelleraient presque un *héros national*. Je veux sa tête et je l'obtiendrai.

Le chef ne pouvait rien dire, il ignorait complètement encore les projets de Holmer et les preuves apportées contre Manby étaient singulièrement troublantes; de plus l'inculpé refusait de parler, ne fournissant aucun alibi et sa complice avait maintenant adopté également la consigne du silence.

Il s'étonnait aussi du calme de l'inspecteur Holmer, alors que dans la première affaire Manby il avait fait preuve d'une activité fantastique, il semblait se désintéresser de la deuxième, souhaitant une autre affaire compliquée l'éloignant pendant quelque temps de San-Francisco.

En réalité le grand as devenait enragé et il lui fallait toute sa force de caractère pour paraître impassible et se désintéresser de ce qui se passait autour de lui. Comme il l'avait fait, une première fois, Javerson préparait la condamnation d'un innocent et sa nomination à un poste capable de tenter tous les inspecteurs un peu en vue.

Une place de sous-chef de la police allait être vacante à Chicago et le Gouverneur de l'Etat, comme le chef de la police entendaient faire un choix judicieux. C'est sans doute le même objectif qui taquinait Holmer, mais

lui ne cherchait qu'à écraser le vrai coupable sur des preuves existant réellement et non des preuves fabriquées.

Le désintéressement de son rival inquiétait Javerson et sous prétexte de demander un conseil à son expérience, il se présenta un matin, chez lui, à l'heure de son déjeuner et comme l'autre s'étonnait un peu de cette visite il lui dit d'un ton doux et calme :

— Mon cher collègue, votre carrière a été un exemple de droiture et de loyauté et c'est pourquoi je viens vous demander conseil. Vous savez que je suis convaincu, par des preuves indéniables, de la culpabilité de Manby, or, l'accusé refuse de parler, n'essaye même pas la plus petite défense, que dois-je faire?

Holmer n'avait pas bronché, son air désintéressé n'avait pas varié et sa voix était absolument calme pour répondre :

— Vous devez presser le plus possible le jugement, si Manby ne se défend pas c'est qu'il s'en sent incapable devant la force de vos preuves; rappelez-vous ses protestations, sa défense acharnée dans l'affaire précédente. Il ne se doute pas que ce silence joint à sa fuite le condamnent. Vous me rendrez cette justice, je l'espère, que je me suis tenu complètement en dehors de cette affaire et qu'après les premières constatations je vous ai laissé agir à votre guise.

— A charge de revanche, mon cher collègue, ce que vous m'avez dit m'ôte un poids sur la conscience, j'hésitais à demander le jugement et cette fois j'ai bien peur pour votre ancien protégé.

— Surtout s'il n'est pas plus loquace, tant pis pour lui après tout; au revoir, mon cher Javerson, heureux d'avoir pu vous être utile.

Les deux détectives se serrèrent la main, Holmer continua son repas interrompu et l'autre partit soulagé, l'attitude du rival était celle d'un homme qui se moque des événements et Javerson le croyait fermement, convaincu de la culpabilité de Manby.

Cette fois il était certain de la victoire, coupable ou non l'inculpé serait condamné et celui qui aurait permis cet acte de justice pourrait espérer le poste de Chicago, situation exceptionnelle pour un homme n'ayant pas encore trente-cinq ans.

Holmer n'intervenant pas il croyait n'avoir rien à

craindre de l'avocat dont l'activité était nulle ou s'employait à faux près de gens inexistantes.

Comment le détective se serait-il douté que ces démarches à faux étaient voulues pour lui donner le change et n'étaient faites que sur les conseils de Holmer. Se sachant surveillés, les deux hommes ne se voyaient jamais ce qui ne les empêchait pas de correspondre journellement par l'intermédiaire d'un porteur de journaux dévoué jusqu'à la mort à l'as des as.

Celui-ci avait jugé qu'une activité quelconque de l'avocat était nécessaire et lui dictait ce qu'il avait à faire pour endormir la vigilance d'un adversaire sans cesse sur le qui-vive.

Maintenant Holmer voyait avec terreur les démarches faites par Javerson pour hâter la date du jugement, il avait en main de quoi remporter la victoire, mais il aurait voulu cette victoire plus éciâtante encore et anéantir les coupables.

Une fois encore, le dieu des détectives tint à lui sourire car en même temps qu'il apprenait la fixation de la date du jugement pour la semaine suivante, un crime on ne peut plus mystérieux était découvert dans le quartier chinois, lui donnant enfin le moyen de pénétrer dans cet antre.

Il avait fait part au chef de la police de son désir de tâter un peu les jaunes sans éveiller l'attention de Javerson et celui-ci trouvant le moyen de lui faire plaisir ne la laissa pas échapper.

Il convoqua d'abord Javerson feignant d'être très ennuyé, le procès de Manby passant dans quelques jours allait immobiliser l'accusateur et nul autre ne connaissait mieux que lui le Chinese quarter; à qui allait il confier cette enquête délicate, demandant du flair et de la patience?

Et soudain il eut l'air de penser à Holmer car il s'écria :

— Mais voilà une affaire toute trouvée pour notre grand as, qui se plaint de n'avoir rien à faire, il en a pour plusieurs jours à débrouiller cette affaire, étant donné qu'il connaît très peu ou pas ce genre de clientèle; de cette façon nous serons tranquilles le jour du jugement de Manby, une intervention de lui ne sera plus à craindre, son esprit étant ailleurs, il ne remarquera pas les lacunes pouvant exister dans notre dépo-

sition et que seul son esprit averti et tendu pourrait découvrir.

Javerson, nous l'avons laissé entendre, n'était pas d'une intelligence exceptionnelle, il ne vit dans cette affaire que l'absence de son rival aux audiences du procès et se déclara prêt à donner à son *cher collègue* tous les renseignements pouvant guider sa marche dans ce pays du mystère.

Les deux inspecteurs se rencontrèrent en présence du chef et Holmer comprit que les soi-disant renseignements utiles étaient faits pour l'enfoncer encore plus dans un côté qui ne l'intéressait pas du tout. Malgré cela il eut l'air d'en être ravi et partit aussitôt décidé à aller du côté opposé à celui indiqué.

XIII

Dans toutes les villes où les Célestes se sont réunis en colonie ils ont essayé de donner à leur agglomération l'aspect du pays quitté par suite de disette, mais toujours aimé au point de leur donner la volonté de s'y faire enterrer un jour.

A Londres, à New-York, à Chicago, des autocars visitent le quartier asiatique, il aurait pu en être de même à San-Francisco car les faces jaunes qui y grouillent ne sont qu'un ramassis de forbans bons à toutes les besognes et capables de tuer un homme avec la même facilité que pour absorber un bol de riz.

Il ne fait pas toujours bon à aller se promener le soir dans les rues grouillantes aux lanternes de couleur, avec les inscriptions dans la langue de Confucius indiquant les mille métiers qu'on peut y rencontrer.

On y trouve également des Européens, épaves ou gangsters, plus à craindre que leurs compagnons exotiques, bref, c'est le coupe-gorge dans toute la force du mot. On s'y bat chaque soir, on s'y tue, des disparitions sont journalières, mais la police se garde d'y four-

rer le nez. Tant que cela se passe entre habitants du quartier elle ne s'y intéresse pas, que peuvent lui faire quelques Chinois ou quelques mauvais garçons de moins.

Mais cette fois il s'agissait d'une affaire plus grave, un couple d'Hollywood s'était fourvoyé sans doute pour aller goûter aux paradis artificiels de l'opium débité par des Célestes connus à la maison de police, on avait retrouvé leurs corps mutilés, nus, dans le bas de la ville chinoise, près des quais.

A leur hôtel, on assurait que le mari devait avoir pas mal d'argent dans son portefeuille et que la femme portait une véritable fortune en bijoux.

Comme ce couple touchait au monde cinématographique dans le rang des vedettes, la police avait été alertée et la découverte des assassins était à souhaiter pour éviter les moqueries de la presse.

C'était bien une affaire du ressort de Javerson, comprenant son métier de policier d'une autre façon que ses collègues, il savait ménager les pires criminels pour se les garder comme indicateurs et grâce à leur collaboration, avait réussi quelques affaires assez compliquées.

Holmer n'avait jamais travaillé officiellement au quartier chinois, ce qui ne l'empêchait pas de le connaître à fond ayant suivi en grand secret et comme amateur les exploits de son rival, et il connaissait de nom plusieurs des indicateurs de Javerson.

Cependant il s'était bien gardé de se vanter de cette particularité, aussi comprendra-t-on son étonnement quand l'aimable collègue s'était bien gardé de lui donner aucun de ces noms.

Or, Holmer avait l'esprit de contradiction, il ne voulut pas s'adresser aux endroits indiqués par Javerson et dédaignant pour le moment ceux qu'on lui avait cachés, il commença son enquête selon sa manière.

Assez vite il avait été éclairé, le coup avait été fait par une bande dont le chef était un Mexicain et qui comprenait deux anciens garçons de ranch et une demi-douzaine de Chinois.

Pour débiter Holmer avait agi seul, si bien que sa présence n'avait causé aucune effervescence au quartier chinois et dès qu'il avait été fixé ses hommes n'avaient plus lâché les chefs.

Il y avait six jours que l'enquête avait commencé et Holmer disait n'avoir encore rien découvert. Javerson s'amusait comme une petite folle et disait au chef de police que dès la fin du procès Manby, il ferait pour se délasser l'affaire du quartier chinois afin de bien prouver que la réputation de l'as des as était surfaite.

Certain que son rival ne s'en sortirait jamais il avait relâché la surveillance dont il l'avait entouré les deux premiers jours et de plus il avait besoin de tous ses hommes pour organiser les faux témoignages indispensables du procès de Manby.

Il ignorait donc les dernières et précieuses troupes d'Holmer. Le diable d'homme ne se pressait pas pour l'arrestation, il connaissait les coupables mais les laissait s'endormir dans les délices de la liberté, sachant que rien ne peut mieux prêter aux imprudences qu'une quasi certitude de l'impunité.

En véritable dilettante désireux de signoler les choses il se permettait même de poursuivre ouvertement une fausse piste donnant l'impression d'une certitude, faisant rire ceux qui suivaient l'affaire; ne fallait-il pas attendre l'ouverture du procès Manby.

Enfin le jour tant désiré de part et d'autre arriva. Javerson avait mobilisé autour de lui ses hommes dévoués, il en avait une dizaine entrés dans la police sur sa recommandation expresse et dressés par lui. Ces gaillards étaient attachés à obtenir une condamnation, la gloire de leur chef rejaillirait sur eux et certaines récompenses étaient même promises.

Sur ces dix hommes huit n'étaient dévoués à Javerson que pour les choses de la police, mais deux autres étaient ses confidents et étaient au courant de toutes les moindres choses de son existence.

Ceux-là ne devaient pas quitter la salle du procès prêts à courir à la riposte en cas d'attaque possible. Quoique à peu près certain de l'impunité, Javerson prenait ses précautions. Les huit autres étaient immobilisés comme témoins au procès, ayant plus ou moins figuré dans la poursuite.

Il fut donc facile à Holmer de faire sa rafle et en moins d'une heure, le Mexicain, chef de bande, ses lieutenants et une demi-douzaine de Chinois étaient empoignés et enfermés et Holmer pouvait pousser un véritable cri de victoire; il avait des preuves encore

plus certaines et il pouvait s'attendre à un triomphe.

Il avait non seulement les souliers de Manby dont l'empreinte avait été marquée dans la glaise du jardin de Rockfer, mais encore il savait par qui ces chaussures avaient été volées dans la chambre du jeune homme, par qui elles avaient été portées le jour du crime et plus il tenait deux des complices ayant porté le cadavre du milliardaire et ceux-ci étaient prêts à dire tout ce qu'ils savaient.

Le détective n'était pas arrivé à ce résultat sans mal, les huit jours qu'il venait de passer avaient été huit jours d'un travail constant; la journée était consacrée aux fausses enquêtes pleines de maladresses, et la nuit permettait le secret le plus absolu sur tous les faits et gestes du policier.

Certains détectives se flattent de travailler à visage découvert; la chose était impossible en pareille occurrence et l'as des as ne dédaignait pas le maquillage dans lequel il excellait d'ailleurs.

Son courage était connu, on l'avait vu aborder les arrestations les plus difficiles, sans armes, le sourire aux lèvres, il avait alors devant lui des hommes défendant leur liberté menacée et essayant seulement de retarder un châtiment qui ne leur faisait pas peur et pour ceux-là, la justice les attendrait toujours.

Dans le quartier chinois il n'en était pas de même, là, un coup de couteau dans le dos est vite donné sans qu'il soit possible d'en connaître l'auteur; et cette mort sans gloire d'un policier ne servait même pas l'humanité.

Le détective était donc Holmer dans la journée; on le voyait arpenter les ruelles avec un ou deux de ses hommes interrogeant à droite, interrogeant à gauche et, naturellement pas où il fallait. Mais dès la fin du jour les policiers disparaissaient comme s'ils avaient craint les représailles nocturnes.

Jamais, en effet, un crime ne se commet à la lumière du jour dans ce quartier d'ombre et la police est entourée de respect; il n'en est pas de même après le coucher du soleil et le proverbe : la nuit tous les chats sont gris, y est rigoureusement mis en vigueur.

Alors à ce moment il aurait fallu être dans le secret pour reconnaître Holmer dans ce docker sale, dépouillé, ivre de mauvais alcool de contrebande, men-

diant d'une voix enrouée de nouvelles rasades et endurant toutes les avanies pour essayer de satisfaire sa passion du whisky et du gin.

Le maquillage du soulaud était une pure merveille, une véritable œuvre d'art; l'as réussissait à se donner la trogne d'un ivrogne que l'eau fait fuir, même pour les moindre ablutions, cette saleté lui permettait d'user des fards en évitant un éclat intempestif qui les eut fait remarquer.

Et cependant, malgré sa perfection, le maquillage disparaissait devant la façon magistrale dont le rôle était joué. Quel degré d'observation il avait fallu à l'homme pour arriver à une telle perfection, pas un geste, pas une parole de trop, l'abrutissement complet d'un buveur voué à la crise prochaine de *délirium tremens* avec tous ses tics, tous ses frémissements.

Il était aussi le maître d'équipage d'un cargo quelconque affecté aux escales du Pacifique et ayant contracté dans ces escales la funeste passion de l'opium.

Là, également, le Chinois le plus observateur n'aurait pu prétendre que ce navigateur n'était pas un habitué de la drogue; il avait le frémissement des narines, propre à tous les fumeurs d'opium en respirant la divine panacée, il avait aussi le martèlement impatient des doigts sur le lit de camp dans l'attente de la pipe préparée par un autre.

Il avait surtout le mouvement goulé de porter la pipe à ses lèvres pour aspirer la copieuse aspiration de fumée et celui, encore plus remarquable, de l'exhaler après en avoir imprégné tout son être.

Car Holmer poussait la perfection jusqu'à vivre ses rôles et fumer quand il le fallait. Il n'avait pas à craindre l'intoxication ayant pour le préserver un antidote souverain et nouvellement créé par un jeune médecin pour combattre la pernicieuse influence de l'opium.

Seulement il jouait à merveille le fumeur anéanti, la façon dont ses yeux se fermaient progressivement était parfaite et tous y auraient été pris; il paraissait dormir à demi mort, et cependant ses yeux bien éveillés derrière ses paupières ne perdaient rien de ce qui se passait autour de lui et son ouïe merveilleuse enregistrait tout, la langue chinoise apprise dans ses premières années de police n'ayant aucun secret pour lui.

Il savait que l'assassin de Rockfer fréquentait des

Chinois, or, des Chinois acceptant de se faire les complices d'un crime commis par des Européens ne devaient pas être des gens établis, mais des coolies toujours à la recherche d'un mauvais coup pour pouvoir satisfaire leurs vices.

Or, le plus grand vice du Chinois implanté en Amérique est l'opium et comme il doit payer très cher cette satisfaction, il lui faut plus d'argent. C'est donc dans les fumeries qu'il faut aller chercher ceux que l'on suppose les auteurs d'un mauvais coup.

Dans les fumeries à bon marché, bien entendu, car il n'existe pas un peuple plus à cheval sur la question d'étiquette. Le premier fume chez lui ou dans les fumeries élégantes, le deuxième dans la fumerie populaire où tout est mélangé et où l'opium, arrivant en contrebande, est encore abordable pour leurs maigres bourses.

Il était naturel qu'un navigateur obligatoirement handicapé par un vice qui coûte cher aux Européens qui y sacrifient, viennent également dans ces fumeries populaires où l'on s'allonge côte à côte et où l'on reste de longues heures vautré sur le lit de camp.

Et Holmer avait tressailli en ayant vu, à quelques pas de lui, un Chinois à moitié endormi qui avait aux pieds des souliers européens.

Il n'y avait pourtant pas de quoi s'étonner; les Chinois, surtout ceux qui ont quitté leur pays, abordent de plus en plus les costumes de chez nous; mais un coolie comme était celui-là aurait porté des chaussures achetées n'importe où et le meilleur marché possible.

Celles-là, au contraire, étaient certainement faites sur mesure et d'une façon spéciale que le détective avait dans l'œil parce que tout à fait particulière, même unique, la forme que Manby avait adopté à cause de la conformation de ses pieds déformés par une maladie de jeunesse.

Étant là, Holmer devait fumer pour ne pas donner l'éveil, il le fit, mais quand il feignit de dormir, ses yeux ne quittèrent pas le voisin que l'abus de la drogue avait plongé dans un sommeil presque cataleptique.

Six heures durant il était resté dans cet atmosphère étouffant et nauséabond, ayant la force de ne pas bouger, malgré les morsures de certains insectes hémiptères apportés par la clientèle. Ce fut seulement quand

il aperçut des symptômes de réveil chez le fumeur surveillé qu'il eut l'air d'en faire autant.

Réveil soigné s'il en fut que le plus grand fumeur n'aurait pu renier et les deux hommes se trouvèrent assis en même temps. Or, on ne reste pas à la fumerie quand l'ivresse de l'opium est terminée, on sort pour regagner son toit, quand on en a un pour y dormir encore ou pour se remettre au travail.

Généralement on est abruti quand on se retrouve dans le petit matin, le Chinois ne s'aperçut pas qu'il était suivi par ce navigateur et regagna un taudis où nombre de ses congénères prenaient pension et où un petit nombre de Blancs vivaient une existence de parias.

Le soir ce fut le docker ivrogne qui vint cuver sa soulographie, nouvelle épave parmi les épaves et Holmer avait tressailli de nouveau : il y avait là un coolie, ami de l'homme aux chaussures, qui marchait pieds nus et à un de ses pieds il manquait le gros orteil et deux doigts; l'empreinte de ce pied devait correspondre certainement à celle qu'il avait remarquée chez Rockfer.

La tâche que s'était imposée le policier était accomplie, ces deux hommes lui appartenaient et le lendemain même, jour du commencement du jugement il procéderait sans bruit à leur arrestation.

Un homme comme Holmer était obligatoirement opposé au système des aveux spontanés, sa méthode était plus douce et il obtenait cependant des résultats aussi brillants, moins d'une heure après l'arrestation des Célestes, il savait que ces chaussures avaient, en effet, servi le jour du crime et que jetées par l'homme qui les avait aux pieds, elles avaient été ramassées par le coolie, désireux de jouer un peu au gandin.

Il énuméra aux Chinois ce qu'ils avaient fait ce soir-là, leur cita les noms de ceux qui les conduisaient et les coupables espérant sans doute que cette bonne compagnie les protégerait firent des aveux complets, se déclarant prêts à les répéter devant un tribunal.

Et jubilant d'une joie intense, Holmer dont les agents avaient arrêté en même temps les assassins du couple d'Hollywood, faisait à la prison de la ville une arrivée sensationnelle.

XIV

Les jugements en Amérique n'ont pas la même majesté que la Cour d'Assises française. Il y manque les robes rouges des juges, celle du procureur général, avocat de la société et surtout les gendarmes qui entourent l'accusé montrant que le châtiment est déjà en route.

Pas de tout cela au pays des dollars. Le jury existe bien, comme en France, mais le juge est unique et porte une simple toge noire, l'avocat général porte la jaquette ou le veston; enfin l'accusé est assis à une table aux côtés de son avocat, des greffiers et même de son accusateur.

Bref les principaux intéressés donnent l'impression d'un conseil d'administration discutant sous l'œil paternel d'un président débonnaire et en présence de quelques actionnaires chargés de surveiller sa gestion.

Cette fois, Javerson avait eu la main heureuse, l'avocat général était coté parmi les plus terribles, son éloquence froide, sa voix acerbe et l'énergie qu'il apportait dans sa tâche donnaient au moindre fait l'impression d'une masse en plomb tombant sur la tête des accusés.

L'acharnement du détective avait trouvé un écho, les preuves qu'il avait apportées ravissaient l'accusateur, Manby serait soigné et l'opinion publique ne sachant que ce qu'on avait bien voulu lui dire, voyait une condamnation capitale.

Le juge chargé de prononcer la sentence déroutait un peu le policier, il avait bien la réputation d'être d'une sévérité excessive, comptait à son actif de nombreuses condamnations à mort, mais on le disait également d'une grande énergie dans la recherche de la vérité, c'est-à-dire n'admettant que des preuves certaines.

Ce n'était pas sur ce juge que comptait l'accusation, celui qui avait été désigné en premier lieu lui donnait toute satisfaction parce qu'il était très versatile, mais trois jours avant le jugement il était tombé malade et

avait été remplacé par le juge Dickson, à la grande joie de l'avocat de Manby.

Cette nomination était due à l'intervention du sénateur et du chef d'Etat de la Louisiane à côté du Gouverneur de la Californie.

Du côté accusation, il y avait également l'avocat représentant les héritiers de la victime réclamant le châtiment du coupable et naturellement celui de Brooks était un maître du barreau ne sachant probablement pas que cette mort avait été la bienvenue pour son client qu'elle avait sauvé.

L'avoué Brooks avait pensé un moment à aller lui-même requérir contre ce Manby accusé de l'assassinat de son oncle; ce serait une occasion pour lui de visiter cette fameuse mine Victoria, dont il était devenu un des propriétaires.

Sa femme l'avait déconseillé de ce qu'elle appelait une idée ridicule et cependant elle ignorait totalement la part prise par son mari dans cette affaire et croyait fermement à la culpabilité de Manby.

Pour elle ce garçon était plutôt sympathique, l'exécution du vieux Rockfer était arrivée à point pour empêcher la ruine et surtout pour lui éviter une terrible honte, celle de la saisie, de la condamnation pour dettes et de la vente publique par autorité de justice.

A quoi bon s'acharner sur le pauvre diable qui lui avait évité cela, elle aurait été plutôt disposée à l'acquitter et à lui donner une récompense; ses filles partageaient son point de vue et Brooks avait dû s'incliner devant ces forces conjuguées.

A la fin il avait fini par se convaincre que sa femme et ses filles avaient raison et qu'il avait tout le temps d'aller prendre possession de la mine; qu'au contraire trop de précipitation pouvait être nuisible, et c'est alors qu'il avait été chargé un de ses amis de le représenter.

Le jeune avocat de Manby allait avoir fort à faire avec tous ces maîtres de la parole, sa jeune éloquence n'allait-elle pas se briser contre l'airain de ces réputations acquises.

Il paraissait cependant bien tranquille ayant pris la résolution de ne pas attaquer, mais de démolir une à une toutes les preuves apportées par l'accusation.

Le public était nombreux et choisi, le crime n'était pas banal vu la personnalité de la victime comme celle

de l'assassin. Le père Rockfer milliardaire, un tant soit peu noceur et surtout coureur de cotillons était une figure très connue à Frisco, et pourtant il était peu aimé.

Sn assassin exécutant une menace vieille de cinq ans, après avoir été un héros populaire était aussi intéressant; peuple neuf, courageux et ne s'encombrant pas de sots préjugés, les Américains se prononcent pour les actions d'éclat quelqu'en soit l'auteur. Manby avait donc la sympathie de beaucoup.

Mary Lancia, chanteuse au bar de la « Marine », poursuivie comme complice était peu connue, n'ayant chanté que quelques jours à l'établissement célèbre, mais la poursuite vaine dont elle avait été l'objet de la part de Rockfer, l'amour voué à l'homme qui l'avait sauvée, les soins prodigués à celui-ci pendant sa blessure, lui valaient également la sympathie.

Tous les peuples, même les plus sauvages, se passionnent pour les histoires d'amour, et celle-ci était des plus belles.

Ils étaient là près de leur avocat, côte à côte, la main dans la main pour se soutenir dans la dure épreuve, également jeunes et beaux tous les deux; lui, semblant lui demander pardon de l'avoir entraînée là, elle, semblant s'excuser de n'avoir pu le préserver de cette folie.

Le juge Dickson ayant occupé sa place avait procédé à l'appel des membres du jury, parmi ceux-ci deux femmes imposées par la loi, à cause d'une autre femme comme accusée.

Ils étaient entrés un par un, imbus du rôle que la société les appelait à jouer, butés dans l'idée de ne subir aucune influence que celle de leur conscience et quand ils furent assis, le juge déclara l'audience ouverte.

Il commença par demander si l'accusation et la défense s'étaient assurées de la présence de leurs témoins, et s'ils avaient en leur possession les preuves à fournir; la réponse avait été affirmative.

En Amérique les procès ne sont pas conduits comme en France, chaque partie a le droit de convoquer ses témoins sans en avertir la partie adverse; il lui suffit de remettre au juge avant l'audience une liste de ces personnes qui sont aussitôt enfermées par l'huissier audiencier pour attendre leur comparution.

De plus les témoins de l'accusation sont dans une autre salle que ceux de la défense et s'ignorent même, chaque partie essayant de battre l'autre par la surprise causée; de même l'accusation ne peut pas pénétrer chez les témoins de la défense et vice-versa.

Javerson aurait bien voulu connaître les armes de son adversaire, mais celui-ci était peu loquace. Pourtant le policier avait vu que les témoins cités par son adversaire étaient des personnages respectables. Sa suffisance en avait conclu que l'avocat de Manby, voulant sauver la tête de son client allait faire jouer la fibre du sauvetage et avait convoqué pour cela des personnages qui devaient la vie à l'accusé.

Il en avait averti l'avocat de Brooks et l'avocat général et ceux-ci allaient justement se servir du thème du sauvetage pour réclamer une punition d'autant plus sévère que le courage ne pouvait servir à être l'excuse d'un crime; les assassins notoires faisant généralement bon marché de leur vie.

Avec cela le juge Dickson paraissait très mal disposé pour cet accusé qui, malgré tous les efforts, toutes les tentatives d'aveux spontanés, s'était réfugié dans le plus farouche des mutismes. Quant à Mary Lancia sa réponse unique était qu'elle ignorait tout.

Enfin on allait peut-être savoir quelque chose ce jour-là, Manby avait toujours dit qu'il parlerait le jour du jugement et qu'on pouvait se fier à sa promesse.

D'une voix claire, chaude, agréable, il débita au juge ses nom et prénoms, ajouta qu'il avait été condamné une fois à quinze ans de prison malgré son innocence et glissa modestement sur l'action d'éclat l'ayant fait gracier de deux tiers de sa peine.

Pour le premier crime son avocat parlerait tout à l'heure, quant au deuxième il attendait les accusations formulées contre lui pour y répondre ou faire répondre son défenseur.

L'avocat général et Javerson crurent marquer un point, le jury généralement composé de braves gens aime que les accusés aient confiance en leur équité et nombreux sont ceux qui n'aiment pas l'éloquence des avocats, trop prompte à fausser les meilleures opinions.

Ceux qui étaient là étaient de cet avis et se fiaient surtout à leur intuition pour juger le coupable, aussi

tous leurs regards convergèrent vers le fauteuil situé à la gauche du juge entre celui-ci et le jury et sur lequel l'accusé est assis face au public.

Javerson commença par raconter les constatations faites en présence du chef de la police par lui-même et par le grand as Holmer dont l'opinion était cette fois-ci absolument identique à la sienne.

Il s'attendait peut-être à une protestation de la défense réclamant la présence d'Holmer, mais l'accusé et son avocat restèrent impassibles, sachant même dissimuler un mince sourire plein d'ironie.

Avec une grande habilité le policier dénonça la présence certaine de Manby à San-Francisco le jour de l'assassinat de Rockfer, il produisait même des témoins dont la déposition claire et nette allait éclairer le jury et l'empêcher de céder à la pitié que la défense aux abois ne saurait manquer d'invoquer.

Les témoins défilèrent sur la sellette pendant que Manby avait regagné sa place près de son avocat.

Le premier cité se disait voyageur de commerce ayant connu Manby avant son premier crime, il témoignait d'avoir rencontré Manby errant dans les couloirs du palais du Gouverneur et celui-ci s'était caché en le voyant, cherchant surtout à dérober son visage. Or Rockfer avait disparu lors d'une visite au Gouverneur, ayant dû être surpris par celui qui avait juré sa mort.

L'homme n'avait pas craint de jurer sur la bible avant sa déposition. Tous les yeux s'étaient fixés sur l'accusé et son avocat pour constater l'effet des dépositions sur leur moral, le public ayant des goûts de fauves raffole des coups de théâtre qui assomment.

Les intéressés restèrent impassibles, seul l'avocat écrivit trois mots sur son bloc-notes et échangea un regard avec son client, celui-ci avait repris la main de Mary Lancia s'efforçant de lui communiquer son calme.

N'entendant aucune protestation Javerson crut un commencement de démoralisation et s'empressa de produire son deuxième témoin dont la déposition devait être encore plus terrible.

Nouvelle cérémonie de prestation de serment sur la bible présentée par un huissier et déposition faite d'une voix forte par un croupier de casinos; rentrant chez

une amie après son travail il avait assisté à une scène qui l'avait fort intrigué et dont il avait enfin compris la cause dès la connaissance du crime.

Passant près de la maison du crime vers trois heures du matin il avait vu un Américain remettre de l'argent à quatre coolies chinois et ceux-ci s'étaient dispersés aussitôt après. Le témoin craignant pour sa vie après une telle indiscretion de sa part s'était immédiatement caché et avait pu observer à loisir l'Américain.

Aucune erreur n'était possible, l'homme qui était actuellement sur les bancs de la justice et celui distribuant de l'argent aux coolies chinois, ne faisaient qu'une seule et même personne.

Un frémissement passa dans le public, l'affaire tournait mal pour Manby, les témoignages étaient formels.

Un troisième, un quatrième témoins affirmèrent avoir vu Manby rôder autour de la maison du crime le jour de l'assassinat. Les intéressés étaient toujours impassibles, cependant on les avait vus échanger des regards et certains déclaraient ces regards absolument désespérés.

Chez les jurés l'effet produit paraissait considérable, mais il est spécialement recommandé aux juges populaires de ne rien laisser paraître de leurs impressions et ceux-ci concentraient tous leurs efforts à observer de leur mieux cette recommandation.

Il est cependant des réflexes dont on ne peut être maître et Javerson, qui parlait en fixant le jury, avait observé certains tressaillements qui ne pouvaient tromper un homme averti comme il l'était; il sentit que son adversaire commençait à être *groggy*, c'est-à-dire à vaciller sur ses jambes et il décida immédiatement le coup fatal qui le mettrait *knock out*.

Il savait par expérience que dans presque tous les procès le résultat dépendait de la première impression; il avait donc fait donner dès le début quatre témoins dont il attendait beaucoup, comptant sur le talent de l'avocat général en cas de protestation de la défense.

Celui-ci les aurait assommés à son tour avec sa redoutable éloquence, mais l'accusé ne réagissait même pas, une fois de plus il fut convaincu de l'appel à la pitié, avec récit détaillé de la catastrophe, trémolos dans la voix, témoignages de gens sauvés.

Il fallait donc montrer dès maintenant toute l'hor-

reur du crime, réclamer la justice envers et contre tout, et pour cela il allait montrer une preuve que rien à son avis ne pouvait parer, l'avocat général épiloguerait ensuite pour mettre les juges populaires en face de leur devoir.

Sur une table au bas de l'estrade du juge se trouvaient les pièces à conviction et Javerson s'étant approché de la table prononça d'une voix ferme :

— Nous ne nous contentons pas de produire des témoins formels, nous apportons encore à l'accusation des preuves irréfutables que nous allons mettre immédiatement entre les mains de messieurs les jurés. Il avait plu le jour du crime et le terrain sur lequel est bâti la villa Victoria est très glaiseux. J'ai déjà dit que le crime avait été commis hors de la villa et que le corps avait été ensuite apporté dans la chambre où il avait été trouvé. Or dans cette chambre et dans le jardin il existait des empreintes qui ont arraché ce cri à mon illustre collègue, le grand détective Holmer, cet homme qui en dit plus long qu'un discours : *« Le misérable a signé son crime »*.

Il y eut dans le public des exclamations étouffées, on avait vu l'accusé et son avocat se cacher un moment la figure mais on pouvait supposer qu'il s'agissait de dissimuler un sourire; quant à Mary Lancia elle donnait toutes les apparences du désespoir et de la terreur; malgré les affirmations de l'avocat et de Manby elle n'était pas rassurée et arrivait presque à se demander si son Douglas n'était pas coupable.

Ayant bien joui de son effet, Javerson présenta au jury le bloc de glaise découpé par lui dans le jardin, et dans laquelle la chaussure à forme spéciale de Manby était marquée d'une façon admirable.

— Voilà la signature de l'assassin, s'écria-t-il tragiquement; le doute de son identité n'est pas possible; voici une autre empreinte prise par surprise quelques jours après dans un salon au bar de la « Marine » où il soupait avec sa complice la fille Mary Lancia. Pour une raison de commodité l'accusé porte toujours des souliers de cette forme.

Les yeux du jury se portèrent vers Manby essayant de voir ses chaussures; sur un geste de son avocat il voulut bien se lever et livrer son pied à un examen des plus sévères. Hélas! cet examen était une accusa-

tion formelle, ses souliers s'adaptaient merveilleusement à l'empreinte.

Le malheureux se condamnait lui-même d'après l'avis général, et quelque fut le talent de son avocat il ne se sauverait pas de la peine capitale.

Javerson exultait et se moquait tout bas de cet avocat incapable de trouver un moyen de défense à son client, et dont on n'avait pas encore entendu une seule parole; cet avis était partagé par une partie de l'assistance. Aussi ce fut une surprise, quand on entendit la voix claironnante du jeune avocat lancer cette phrase :

— Loin de moi l'idée de mettre en doute les dépositions des *honora*bles témoins, ils sont, *j'en suis certain, de très bonne foi*, et il appuyait sur les mots; seulement je constate qu'on épilogue sur un fait, mais qu'on a oublié le fait principal et ce fait est... le rapport du médecin légiste, une gloire de la faculté, contrôlé par d'autres savants, et donnant le jour et l'heure de l'assassinat.

Il y eut un grand silence; que pouvait signifier cette attaque de la défense?

XV

Javerson avait dressé l'oreille; quelle mouche piquait ce petit avocaillon pour vouloir opposer même un semblant de défense à une affaire si bien menée jusque-là. Ce fut également l'avis de l'avocat général car il s'empressa de répliquer :

— A quoi bon toutes ces complications d'une défense aux abois, la lecture de ce rapport plutôt long et confus ne pourrait qu'être fastidieux aux membres du jury, leur opinion est déjà faite.

— Savoir! Les dépositions des témoins roulent sur des rencontres avec Manby et leur seule précision est de dire : le jour du crime, j'ai rencontré l'assassin à... Il serait plus utile, pour ne pas dire indispensable de dire quel était ce jour.

— En serez-vous plus avancé pour votre défense?

— Peut-être !

Mais le président du jury et deux ou trois membres appuyèrent la demande de la défense, le rapport devait être lu et on aurait même dû commencer par là, le greffier fut chargé de donner une lecture exacte de ce document, l'avocat suivant sur la copie en sa possession, s'assurant ainsi que rien n'était oublié volontairement.

Quand le greffier eut lu l'affirmation du médecin légiste que la mort de Rockfer avait eu lieu le mardi 16 juin dans l'après-midi à dix-huit heures, que l'hémorragie avait été des plus importantes, que l'homme d'abord étourdi par un coup à la base du crâne était tombé sans connaissance et que l'horrible mutilation de la langue arrachée avait été faite alors qu'il était encore vivant.

A ce moment l'avocat interrompit la lecture pour dire :

— Je prierai le jury de bien retenir cette date du mardi 16 juin dans l'après-midi vers dix-huit heures.

L'avocat général haussa les épaules, mais Javerson commença à rengainer son sourire; ce diable d'avocat allait-il sortir un alibi incontestable ?

Le reste de la lecture fut respecté jusqu'à la fin et c'est seulement quand le greffier eut lu le nom du médecin légiste et des autres médecins qui l'avaient assisté dans son autopsie que l'avocat général reprit avec mauvaise humeur :

— La défense a eu satisfaction, MM. les jurés situeront eux-mêmes le jour et le moment où les témoins ont rencontré l'assassin et nous allons continuer à les édifier après cette preuve capitale des chaussures.

— Peut-être le seront-ils moins quand ils auront entendu les témoins que j'ai à fournir, je pourrai vous en amener une vingtaine à la barre, mais vous n'en avez fourni que quatre, je n'en fournirai que le même nombre, toutefois ils sont de qualité. Je demanderai donc au tribunal de bien vouloir les faire appeler par son huissier audiencier.

Sur un geste du juge Dickson l'huissier appela à haute voix :

— Monsieur Donald Knight, sénateur de la Louisiane.

Le public redoubla d'attention, Javerson eut un pressentiment que les choses n'allaient plus marcher si

bien, mais il essaya de se redonner de l'allant, en se disant que l'appel à la pitié allait commencer immédiatement, la défense voulant sans doute répondre aux coups graves qu'il lui avait portés.

Au même moment il vit Holmer entrer dans la salle d'audience et lui faisant un petit geste amical; il était accompagné de ses deux principaux sous-ordres, mais sans doute pour ne pas troubler une chose aussi grave ils ne venaient pas s'asseoir et restaient près de la porte pour partir plus facilement quand ils en auraient assez.

Cette présence n'avait pas à le préoccuper, elle était même assez naturelle, un policier s'intéresse toujours à une affaire passionnante; et puis Holmer n'avait rien à dire, n'avait-il pas conclu comme son collègue à la culpabilité de Manby.

Cependant le sénateur Donald Knight, ayant prêté serment sur la bible, déclarait d'une voix forte en fixant le jury que le mardi 16 juin de quatre heures de l'après-midi à minuit, Douglas Manby, qu'il voyait actuellement accusé d'assassinat, se trouvait avec lui en Louisiane.

Il en avait été de même la veille, jour où il avait été toucher pour lui une grande partie de l'héritage de son père, son intervention avait été rendue nécessaire par la mauvaise volonté apportée par la banque Rockfer à exécuter ce paiement pourtant dû en totalité.

Quelle émotion dans la salle à cette déclaration paraissant si franche et si loyale, les jurés fortement impressionnés par les déclarations précédentes demandaient au sénateur de bien préciser le jour et l'heure, et le suppliaient de faire un effort dans ses souvenirs.

Javerson encaissait mal le coup, il tournait vers Holmer un regard désespéré cherchant à voir si celui-ci était pour quelque chose dans cette attaque, mais comme toujours il était impossible de lire sur cette physionomie énigmatique; il semblait très intéressé par ce qui se passait, mais ne manifestait rien.

Javerson et l'accusation n'en avaient pourtant pas fini avec les ripostes de celui qu'ils appelaient le petit avocaillon; après l'audition du sénateur Donald Knight, l'huissier appelait :

— Monsieur John Powers, gouverneur de l'Etat de la Louisiane.

Cette fois la salle était debout, passionnée au dernier des points, un Gouverneur d'Etat se dérangeant pour venir apporter son témoignage à une preuve d'alibi était vraiment une chose extraordinaire.

Un flot de sang était monté à la tête de Javerson, suivi presque immédiatement d'une pâleur mortelle, il sentait que tout s'écroulait devant lui et il voyait déjà tous ceux qu'il avait si habilement dressés contre l'assassin présumé se retourner contre lui.

La voix claire du jeune avocat disait à l'honorable John Powers :

— Monsieur le Gouverneur, un brave garçon, Douglas Manby est jugé aujourd'hui pour un crime odieux, on l'accuse d'avoir assassiné le milliardaire Rockfer le mardi 16 juin dans l'après-midi; or il prétend que ce jour-là il était en votre compagnie.

— La chose est exacte, Douglas Manby se trouvait en Louisiane le mardi 16 juin et le maire de Baton-Rouge, qui est également appelé comme témoin, pourra vous en donner la preuve écrite car il a apporté le registre de la mairie sur lequel est consigné que le mardi 16 juin à quatre heures de l'après-midi le Gouvernement de la Louisiane a remis à M. Douglas Manby un objet d'art pour le remercier de son courage lors de la catastrophe qui avait failli endeuiller notre Etat. La cérémonie a été inscrite sur le livre de la mairie et l'acte signé par quinze personnes.

— Manby vous a-t-il quitté ensuite?

— Non, il nous a accompagnés au banquet et au concert donné en son honneur; le lendemain et la veille il était l'hôte de mon ami Donald Knight et j'ai eu l'occasion de le voir et de bavarder avec lui ces deux jours-là.

L'effervescence était à son comble, le public n'observait même plus le silence habituel quasi religieux, il échangeait des réflexions et le marteau de buis du juge Dickson, malgré ses coups répétés sur le pupitre, ne parvenait pas à ramener le silence.

C'est que les deux autres témoins avaient fait une déclaration identique; ils étaient bien avec Douglas Manby le mardi 16 juin, à l'heure du crime, et le jury avait en main le livre de la mairie de Baton-Rouge sur lequel était porté les événements de chaque jour.

Sur ce livre aucune supercherie possible, les faits

étant inscrits au fur et à mesure qu'ils se produisaient; des faits s'étaient passés avant et après la remise de l'objet d'art et donnaient aux signatures une authenticité indéniable.

Cette fois, Javerson était complètement effondré, il voyait tous les regards fixés sur lui et ce qu'il y lisait n'était pas de la pitié; il en était de même des quatre témoins bénévoles fournis par lui et qui ne manqueraient certainement pas de dire qu'ils avaient parlé sur son ordre.

Il eut un regard désespéré vers la porte, peut-être envisageait-il la possibilité de fuir en abandonnant tout, mais il eut l'intuition que la présence d'Holmer et de ses hommes à cet endroit était voulue et qu'ils étaient certainement là pour l'arrêter, s'il tentait de fuir.

Un espoir jaillit pourtant dans son effondrement, l'avocat général n'acceptait pas facilement la défaite et luttait de toutes ses forces, non qu'il en voulut spécialement à Manby, mais il avait à défendre sa réputation de magistrat; il ne voulait pas être accusé d'avoir soutenu une accusation sans l'avoir étudiée à fond.

Il avait accusé le coup après avoir regardé sur le registre pour s'assurer de visu qu'aucune supercherie n'était commise et il puisait dans la lutte une nouvelle force pour crier à son adversaire:

— Il ne me viendrait pas à l'idée de mettre en doute la parole de si hauts personnages, ni de suspecter les preuves qu'ils apportent, mais à mon avis cette présence de Manby à Bâton-Rouge à l'heure du crime, ne le lave pas complètement de l'odieux forfait, elle prouve mieux, au contraire, son machiavélisme. On sent que cet alibi est préparé avec éclat pour mieux cacher le crime.

Il y eut des murmures dans la salle, réprimés immédiatement par le juge et dressant encore plus l'avocat général qui, le doigt tendu dans la direction de Manby, criait, féroce:

— Ce n'est pas lui qui a frappé, soit! Mais il est tout de même l'instigateur de cette mutilation mortelle; pendant qu'il paradait devant de braves gens enthousiasmés par sa bravoure, sa lâcheté faisait commettre son crime par des comparses. J'ai dit sa lâ-

chete et je le répète; comment son avocat appellera-t-il sa fuite devant la police?

— Une simple mesure de précautions, répondit, gouailleur, le jeune avocat, mon client était payé pour connaître les erreurs de la justice; M. Javerson, à qui il fallait un coupable, avait pris soin de faire avertir Douglas Manby qu'il allait être arrêté et que, non seulement il avait Javerson à ses trousses, mais encore Holmer.

« Quand on a une première fois passé sous les fourches caudines d'une accusation acharnée à vous déclarer coupable quand on est innocent, on ne se sent aucune disposition pour tenter une nouvelle épreuve, surtout quand on est prévenu de la carence du policier qui vous a sauvé une première fois. Je peux vous parler savamment de l'acharnement déployé dans la première accusation par la victime d'aujourd'hui, M. Rockfer, membre de la chambre des Représentants et par son âme damnée, le policier Javerson qui récidive aujourd'hui avec un nouvel acharnement que vous avez pu constater vous-même.

« Manby n'a pas essayé de disparaître à tout jamais, il a voulu donner le temps à l'accusation de se reconnaître. Remarquez que le pauvre diable n'avait pas volé les tours de Notre-Dame et qu'il est facile à l'accusation de trouver des témoins bénévoles ne craignant pas de prêter serment sur la Bible.

— Vous ne répondez pas à ma suggestion du crime commis par des complices de Manby? Voilà justement ce qu'il serait intéressant de savoir.

L'avocat général avait prononcé ces mots sans grande conviction, il se sentait embarqué dans une mauvaise affaire par les affirmations de Javerson, aussi paraissait-il moins convaincu. A ce moment, l'horloge de la salle d'audience sonna trois heures de l'après-midi et comme s'il avait attendu cette heure, le jeune avocat prononça avec une sorte d'emphase:

— Je sais qu'il vous faut un coupable, monsieur l'avocat général, je vais vous en donner deux avec des preuves plus sérieuses que celles dressées contre Douglas Manby. Trois heures viennent de sonner et m'annoncent que les perquisitions ont été faites chez eux; je vais laisser au grand détective Holmer le soin de vous nommer non seulement les coupables de ce crime,

mais également ceux du premier crime reproché à Manby.

A ce moment, un coup de feu éclata dans la salle, suivi d'un bruit de lutte. Javerson venait de tirer sur Holmer légèrement touché à l'épaule, et on terrassait le misérable, au milieu d'un brouhaha indescriptible.

XVI

Le juge Dickson était un homme énergique, il mit relativement peu de temps à calmer l'effervescence régnant momentanément dans cette salle du Palais de Justice de San-Francisco; il disposait heureusement de quelques agents en uniforme et de quelques détectives qui eurent vite fait de tout faire rentrer dans l'ordre.

Leur premier soin avait été de mettre la main au collet des témoins fournis par l'accusation et que l'alibi de Douglas Manby venait de convaincre de faux témoignage.

Le juge avait proposé de remettre l'audience à un autre jour pour permettre au détective Holmer d'être soigné, mais l'as des as n'avait même pas voulu une suspension d'audience, la balle n'avait fait que l'effleurer, le criminel s'était trop pressé et, ne pouvant viser, avait manqué le but.

Il était pourtant d'une adresse prodigieuse, et s'il en avait été autrement, Holmer était un homme mort; heureusement pour celui-ci, l'intervention était venue avant le deuxième coup et l'avocat général était l'auteur de cette intervention; placé à côté de l'accusateur et à sa droite, il avait fait tomber l'arme par un violent coup sur le bras; des inspecteurs avaient fait le reste.

Maintenant écumant, enchaîné, gardé par de solides gaillards, Javerson, confondu par son geste, attendait l'accusation de son ancien rival. Très calme, droit, comprenant la portée de ce qu'il allait dire, Holmer,

tourné vers le jury, prononçait d'une voix claire:

— J'accuse l'inspecteur de police Javerson d'avoir assassiné l'ex-banquier Rockfer pour le compte et avec la complicité de James Brooks, avoué à New-York, et neveu de la victime.

« J'accuse le même Javerson d'avoir assassiné il y a cinq ans le mineur Goldenberg, mais cette fois pour le compte et avec la complicité de l'ex-banquier Rockfer, héritier du mineur.

« J'accuse encore Javerson et Rockfer d'avoir empoisonné le mineur Manby, père de Douglas Manby et co-héritier de la mine

Un silence de nécropole régnait maintenant dans cette salle, cinq minutes avant si houleuse; on comprenait la portée du scandale sur le point d'éclater: un avoué, dont le nom était connu à New-York et un inspecteur de police très en vue, cela devait faire un bruit énorme et ceux qui étaient dans la salle se réjouissaient d'avoir assisté à ce spectacle.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, râla Javerson, il ne peut fournir aucune preuve, il me hait, voilà pourquoi il m'accuse; pourquoi le croirait-on plutôt que moi?

Sans avoir l'air de remarquer la protestation, Holmer continuait imperturbable, s'adressant toujours au jury et aussi au juge:

— On peut me reprocher d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour dire ce que je savais, mais je ne suis pas de ceux qui avancent une chose sans pouvoir en donner les preuves. J'ai accusé Javerson d'avoir tué le vieux Rockfer, je vais vous fournir deux témoins ayant aidé à transporter le corps après l'assassinat.

Il murmura quelques mots à l'huissier audencier et celui-ci ayant eu l'autorisation du juge, sortit de la salle, au milieu de l'attention générale d'un public vibrant. Trois minutes après, il revenait, amenant deux coolies chinois en guenilles chargés de chaînes et qu'un agent accompagnait, il y eut des exclamations dans la salle, vite réprimés, heureusement.

Toujours avec son air calme, Holmer continuait:

— Javerson vous a dit que j'avais fait les mêmes constatations que lui le jour de la découverte du crime, la chose est vraie jusqu'à un certain point pour les empreintes grossières, mais j'avais découvert quel-

que chose dont il ne s'est pas rendu compte et qui l'accusait, comme cela l'avait déjà accusé dans le crime précédent. Il porte à la main droite une double cicatrice en croix, exactement *dans la spatule de l'annulaire et du majeur*. Ces cicatrices provenant d'une intervention chirurgicale pour des panaris ont conservé une certaine enflure aux lèvres de la cicatrice.

Instinctivement, Javerson ne put s'empêcher de regarder sa main droite et vit en effet les cicatrices; où ce diable d'homme allait-il chercher les indices?

— Ces cicatrices, reprit Holmer, laissent des traces qui ne peuvent échapper à un œil avisé, je les avais remarquées, lors du premier crime imputé à Manby, elles étaient restées imprimées dans le sang du décapité Goldenberg et c'est même cela qui m'avait incité à prendre la défense du pauvre diable, bien avant de les retrouver dans une empreinte laissée sur une table par la main humide de mon collègue Javerson.

« Je les ai retrouvées l'autre jour chez Rockfer où un des assassins avait appuyé la main sur une table poussiéreuse, le ménage n'étant jamais fait dans cette maison quasi abandonnée. De là à soupçonner que Javerson était encore dans l'affaire, il n'y avait qu'un pas; je l'ai franchi. Il y avait également l'empreinte des souliers que vous allez vous-même remarquer sur les deux empreintes que l'on vous soumet.

« Manby, qui a toujours porté cette forme de souliers, à cause d'une opération qu'il a subie au pied quand il était jeune, n'appuie pas du tout quand il marche la plante gauche, chose compréhensible puisque la moitié des os du métatarse manque; ainsi en est-il dans l'empreinte relevée sur ce tapis du cabaret « Marine » et qui appartient réellement à Manby.

Et le policier très à l'aise expliquait la chose au jury qui s'en rendait compte tellement l'évidence sautait aux yeux quand on la faisait remarquer, il prenait ensuite le bloc de glaise et ajoutait :

— Il n'en est pas de même dans cette empreinte et cela a achevé de m'ouvrir l'œil le jour des constatations; ces souliers qui avaient été volés à Manby recouvraient les pieds d'un autre homme et celui-ci heureux de pouvoir lancer la police sur une fausse piste en profitant de la glaise humide, s'en est donné à cœur joie pour imprimer le pied sans se douter le

moindrement que ce soin même le perdrait. Voyez l'appui du métatarse est complet dans la glaise, alors qu'il est incomplet dans l'autre empreinte, la chose se voit parfaitement.

« Ne croyez pas cependant que ce soit ce Chinois qui les portait le jour du crime, vous avez ici à votre disposition un traducteur chinois assermenté. Je prie monsieur le juge Dickson de faire interroger ces hommes pour éclairer complètement MM. les jurés et ils diront qui portait ces chaussures le jour du crime.

Le juge ne pouvait refuser cet appel. L'interprète fut appelé et les Célestes interrogés avouèrent qu'ils avaient été requis par l'inspecteur Javerson pour transporter la nuit un cadavre pris dans une serre dans le jardin du Gouverneur de l'Etat de Californie.

Un autre homme accompagnait Javerson, et les Chinois sont si observateurs que dans le signalement donné de cet homme, il était facile de reconnaître James Brooks.

Holmer l'expliqua au jury en disant que, convaincu de la culpabilité du policier, il avait aussitôt cherché à qui pouvait profiter le crime. Or Rockfer n'avait que deux héritiers, l'un âgé d'une vingtaine d'années, élève à l'école des Cadets de West-Point, excellent sujet, merveilleusement noté et ne s'absentant jamais de l'école où il était très tenu.

L'autre, James Brooks, cinquante ans, avoué à New-York, joueur effréné, dont la femme et les filles étaient follement dépensières; un voyage à New-York l'avait convaincu. James Brooks s'était absenté de son domicile pendant quelques jours à l'époque du crime, survenu au moment où il allait être exécuté par ses créanciers.

Il avait trouvé chez celui-ci des preuves formelles de son accord avec Javerson pour la disparition du vieux Rockfer, comme il avait trouvé également chez Javerson les mêmes preuves de cette entente accompagnées de preuves aussi rigoureuses que ce dernier avait trempé dans le crime précédent avec celui qu'il devait assassiner plus tard.

A ce moment, le chef de la police pénétrait dans la salle d'audience apportant des papiers et Holmer lançait en conclusion :

— Il fallait attendre trois heures de l'après-midi

pour permettre à la justice d'être éclairée et empêcher le coupable de détruire les preuves accusatrices, c'est à cette heure que le chef de la police de San-Francisco devait perquisitionner dans la maison particulière de Javerson située dans la banlieue de Santo-Christo; il savait où trouver le pot aux roses, je le lui avais indiqué. Au même moment M. Grossmith, chef de la police secrète de New-York perquisitionnait à New-York chez James Brooks et voici justement l'huissier qui m'apporte un télégramme; nous allons immédiatement connaître le résultat.

L'huissier remettait en effet au détective un télégramme arrivé par fil spécial au Palais de Justice. Holmer le décacheta; voici ce qu'on lui télégraphiait :

« New-York, 3 heures 15. — Perquisition achevée, « succès complet. Brooks a fait des aveux; il a fait « l'affaire avec Javerson. Félicitations et bonne « chance. — Grossmith. »

L'ancien policier n'était plus qu'une loque; il roulait autour de lui des yeux de fauve traqué, voyant ceux qui deux heures avant le flattaient, l'encensaient, se détourner de lui avec mépris; on pardonne difficilement à un vaincu dans une affaire comme celle-là.

Bref il était mûr pour des aveux complets, mais une autre instruction était obligatoire et le jury qui siégeait ce jour-là n'aurait probablement pas à juger cette nouvelle affaire, son rôle était terminé et le juge Dickson ordonnait de mettre immédiatement en liberté Douglas Manby et Mary Lancia au milieu des acclamations d'un public délirant.

Le téléphone devait quelques instants après donner à Holmer des renseignements sur la façon dont la perquisition s'était déroulée chez James Brooks à New-York et sur l'arrestation de ce dernier.

Depuis le mariage de la fille aînée avec le comte Luiggi de Belcasa, l'hôtel particulier était sans cesse en fêtes, le crédit étant devenu intarissable depuis qu'on le savait alimenté par la mine Victoria. Tout le monde y puisait, surtout maintenant le gendre qui n'avait pas tardé à être édifié sur le véritable caractère de celle qui portait son nom aujourd'hui.

Il s'empressait de mettre de l'argent de côté pour jouer le plus tôt possible la fille de l'air. Il s'était chargé des fêtes à donner, se révélant pour cela maître

incomparable et trouvant le moyen d'étouffer des sommes importantes sans que les prodigues y vissent quoi que ce soit.

Il avait autour de lui quelques camarades de vie de bohème, trop heureux de trouver table ouverte dans cette riche demeure, plus belle qu'un palais.

La folie trouve toujours de nombreux adeptes. Mrs Brooks effleurait la cinquantaine mais elle voulait paraître aussi jeune que ses filles et la chronique scandaleuse lui prêtait de nombreuses aventures galantes et surtout un chevalier servant des plus exigeants.

Se faire inviter chez les Brooks n'était pas difficile, il suffisait d'être vaguement introduit par un ami, d'être un ennemi de la prohibition et de pas engendrer la mélancolie.

Le chef de la police secrète de New-York avait d'abord fait la grimace en recevant la demande de perquisition de son ami Holmer; aller faire le croquemitaine dans cette folie perpétuelle ne lui souriait pas du tout. Cependant comme il avait promis à son vieux camarade de l'aider de toutes ses forces, il se décida à aller trouver le procureur général et lui montrer la longue lettre de Holmer reçue à cet effet.

Le magistrat était un homme sévère, à cheval sur les principes et révolté sur le débordement actuel des mœurs. Il n'ignorait pas la vie infernale de jeu menée par James Brooks, avoué, comme il savait également l'existence de fêtes aux alcools régnant dans le splendide hôtel; jeter un pavé dans cette mare était loin de lui déplaire.

L'accusation ne l'étonna pas du tout et il fut le premier à recommander à Grossmith le secret le plus absolu, tout en lui remettant un ordre de perquisition. Le chef de la police secrète lui avait assuré que le détective Holmer n'agissait qu'à coup sûr et il lui avait immédiatement fait confiance.

Il y avait ce jour-là un déjeuner de soixante couverts chez les Brooks, suivi d'un thé-cocktail, c'est-à-dire une espèce d'orgie; deux des meilleurs agents de Grossmith étaient parmi les extras recrutés pour aider le personnel de l'hôtel.

Leur consigne était d'interdire l'entrée du bureau de l'avoué dès l'arrivée de leur chef, cette interdiction

concernant surtout le maître de la maison et ses familiers.

A trois heures, Grossmith s'était présenté accompagné d'une douzaine d'inspecteurs et, présentant son ordre de perquisition, avait ordonné à James Brooks de le conduire immédiatement dans son bureau. L'avoué semblait hésiter à obéir, il avait été mis en état d'arrestation.

Les renseignements donnés par Holmer étaient exacts : à l'endroit indiqué le policier trouva les papiers compromettants, si bien que se voyant perdu, James Brooks avait fait des aveux spontanés enfonçant Javerson avec lui.

Les invités ayant deviné la cause de cette arrestation, s'étaient empressés de fuir cette maison maudite pendant que les trois femmes, loin de s'attendre à une pareille infamie du père et de l'époux, étaient en proie à une attaque de nerfs.

Quant au comte Luiggi de Belcasa, il ne perdit pas contenance et se rendit aussitôt chez qui de droit pour faire prononcer son divorce, son nom ne pouvait être mêlé à cette boue, mais pour se dédommager sans doute il fit main basse sur tout l'argent qu'il put trouver dans la maison et sur quelques beaux bijoux de celle qui portait encore son nom.

James Brooks allait être transféré à San-Francisco, aux côtés de son complice Javerson. L'affaire serait vite instruite, Javerson ayant fait des aveux.

Rockfer avait été frappé à sa sortie du bureau du Gouverneur, lors de la visite qu'il lui avait faite au palais; le coup avait été porté par James Brooks au moyen d'un petit marteau d'ivoire étourdissant le vieillard sans toutefois l'anéantir complètement.

Le neveu passant alors le bras sous celui de son oncle l'avait entraîné vers les jardins en compagnie de Javerson; personne ne les avait remarqués. Entraînée dans une serre, la victime avait alors été exécutée, le policier lui avait arraché la langue et tous deux étaient partis laissant le cadavre se vider de son sang dans un coin où on n'allait jamais. Le crime avait bien eu lieu le mardi 16 juin à cinq heures de l'après-midi.

Les assassins étaient venus le rechercher le soir avec des coolies chinois pour le conduire à la maison de

Victoria, et tout avait été mis en œuvre pour que Manby fût condamné.

Javerson avait touché trois millions du vieux Rockfer pour l'exécution de Goldenberg et la condamnation de Manby. Il devait toucher une somme égale de James Brooks quant tout serait terminé; de là son acharnement à triompher devant le jury.

On avait trouvé dans ses papiers les reçus de banque établis à un faux nom; le policier aimant thésauriser, avait la patience d'attendre le moment d'aller jouir de ses millions, sans trop se hâter pour ne pas donner l'éveil.

XVII

Manby et sa fiancée Mary Lancia n'étaient pas restés à San-Francisco pendant l'instruction du procès. Ils étaient partis chez leurs amis de la Louisiane et ils ne revinrent que pour témoigner au procès de Javerson et de James Brooks, heureux de revoir Holmer à qui ils devaient tant de reconnaissance et qui s'était pris pour eux d'une grande amitié.

Le jury fut implacable et le procès se termina par une double condamnation à mort et des peines de prison assez élevées pour ceux qui avaient joué un rôle quelconque dans cette tragédie.

Le lendemain du procès on apprenait avec stupeur que Holmer refusant l'avancement et les situations très belles qu'on lui offrait, prenait sa retraite. Le directeur de la police, le Gouverneur même, essayèrent de le faire revenir sur sa décision, mais il fut inébranlable, répondant avec un doux entêtement :

— La faute de Javerson et celle de son avoué complice, m'ont dégoûté de ce métier que je portais si haut. J'ai trouvé une famille en Douglas Manby et sa charmante petite femme; ils partent vivre en France et je les accompagne. J'ai conservé de ce pays, connu pendant la grande guerre, un tel souvenir, qu'il me hante sans cesse. Nous devons aller vivre sous le beau

ciel de la Touraine et je pourrai au moins me livrer à mes deux passions favorites : les fleurs et la pêche et j'apprendrai aux petits Manby à être de braves et loyaux enfants.

Nos voyageurs quittèrent l'Amérique sans même attendre que les coupables eussent payé leur dette à la société, ce qui eut lieu un beau matin, toute grâce ayant été déclarée impossible.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

L'idole aux yeux d'émail

ROMAN POLICIER INÉDIT

par FERNAND PEYRE

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

Paraît tous les Samedis



Le roman complet
sous couverture en couleurs

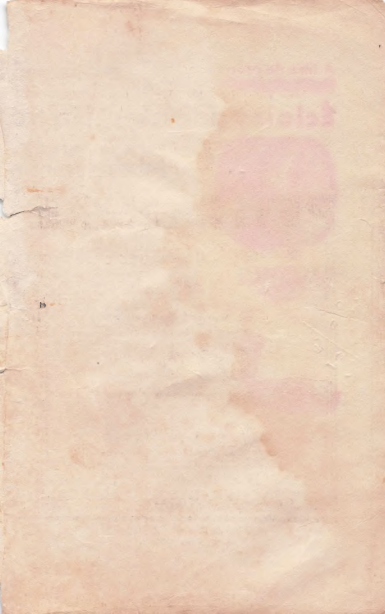
0^{fr.} 60

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14^e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

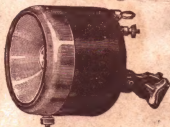
L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine),
(Made in France)



A titre de propagande

Vente sensationnelle

Éclairage électrique pour vélo



Modèle GRAND LUXE N° 35

Garanti 5 ans contre tous vices de
— fabrication ou de matière —



DESCRIPTION :

Dynamo chromée 6 pôles, de haute précision, montée sur roulements à billes. Phare très puissant émaillé noir, pouvant contenir une pile permettant l'éclairage à l'arrêt. Lanterne AR à feu rouge biseauté visible à plus de 500 m. Cet appareil, excessivement puissant, permet d'obtenir un éclairage intense et de régularité parfaite, même à petite allure. La dynamo, grâce à ses 6 pôles et à ses roulements à billes, tourne avec une extrême douceur, sans freiner la roue et sans bruit.



Valeur réelle : 95 fr.

PRIX SPÉCIAL : **64 fr.**

Franco de port et d'emballage
dans toutes les gares de la France continentale
Livraison dans l'ordre d'arrivée des commandes

ADRESSER LES COMMANDES AVEC LE MONTANT A
MANUFACTURE DES CYCLES ROLLING

25, Rue Désiré Claude, SAINT-ÉTIENNE (Loire) — C.C. Postaux : LYON 496-04

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge

Printed in France.